

# Les premiers pas d'un naturaliste sur les sentiers du Wurtemberg : récit inédit d'un jeune étudiant nommé Georges Cuvier

Philippe TAQUET

Laboratoire de Paléontologie, URA 12 du CNRS, Muséum national d'Histoire naturelle,  
8 rue de Buffon, F-75231 Paris cedex 05 (France)

Taquet P. 1998. — Les premiers pas d'un naturaliste sur les sentiers du Wurtemberg : récit inédit d'un jeune étudiant nommé Georges Cuvier. *Geodiversitas* 20 (2) : 285-318.

## RÉSUMÉ

Du 20 au 28 avril 1788, trois jeunes étudiants de l'Université ducale (Université Caroline) du Wurtemberg effectuèrent de Stuttgart à Tübingen une grande randonnée : excursion botanique, entomologique et géologique dans les Alpes souabes. Parmi eux se trouvait un jeune naturaliste nommé Georges Cuvier, alors âgé de dix-huit ans. Cuvier se chargea de rédiger le récit de cette petite expédition. Le texte qu'il nous a laissé est révélateur de l'état d'esprit d'un jeune et brillant étudiant qui a agrémenté son texte de dessins au crayon et d'une aquarelle. Plusieurs versions de ce récit, probablement quatre, ont dû exister. Le texte, que nous publions ici, est tiré de la traduction française d'une version en langue allemande conservée dans les fonds Cuvier des archives de l'Institut de France. Ce texte constitue sans aucun doute le premier écrit d'un jeune naturaliste qui deviendra, comme on le sait, l'une des plus grandes figures de la science du XIX<sup>e</sup> siècle.

**MOTS CLÉS**  
histoire des sciences,  
voyage,  
Wurtemberg,  
Allemagne.

## ABSTRACT

*The first steps of a naturalist on the paths of Wurtemberg: unpublished relation of a young student called Georges Cuvier.* From April 20th to 28th 1788, three young students from the Caroline University of Wurtemberg went hiking from Stuttgart to Tübingen, making a botanic, entomologic and geologic excursion through the Souab Alps. Among them was a young naturalist called Georges Cuvier, then eighteen years old. Cuvier was in charge of writing the story of this small expedition. The text he prepared shows the mind of a young and brilliant student who completed his text with drawings and one water-colour. Several drafts, probably four, of this story must have existed. The text published here is the French translation of the German document preserved in the archives of the Institut de France. This document is undoubtedly the first text of a young naturalist who became one of the most famous figures of Science during the nineteenth century.

**KEY WORDS**  
history of science,  
travel,  
Wurtemberg,  
Germany.

PRÉSENTATION, COMMENTAIRES ET NOTES  
(P. Taquet)

Georges Cuvier a quatorze ans et demi lorsqu'il arrive le 4 mai 1784 à Stuttgart, capitale du duché de Wurtemberg, pour être admis le 8 mai au sein de l'Université ducale Charles (ou Université Caroline).

C'était, nous explique Cuvier dans son autobiographie, un établissement vraiment magnifique. Environ 400 boursiers et pensionnaires (logés dans un édifice tel qu'il n'y en a aucun d'approchant en Europe parmi ceux qui sont consacrés à l'instruction de la jeunesse) vêtus d'un bel uniforme, conduits par des officiers et des sous-officiers tirés des régiments du duc, recevaient des leçons de tous genres de plus de quatre-vingts maîtres ou professeurs. On a beaucoup parlé de l'esprit de despotisme avec lequel le duc disposait de leurs personnes et choisissait pour chacun d'eux l'état qu'il devait embrasser, et je crois en effet qu'il en était ainsi dans l'origine de l'établissement, mais de mon temps je n'ai rien vu de semblable, et ce qui est certain c'est que personne ne prétendit même me donner de conseil à cet égard. Il y avait cinq facultés supérieures, droit, médecine, administration militaire et commerce. Après un an de philosophie, je choisis l'administration qui en Allemagne embrasse les parties élémentaires et pratiques du droit, les finances, la police, l'agriculture et la technologie ; mon principal motif fut que dans cette faculté on s'occupait beaucoup d'histoire naturelle, et que j'aurais de fré-

quentes occasions d'herboriser et de visiter les cabinets<sup>1</sup>.

Cuvier suit les cours d'histoire naturelle de Johann Simon Kerner<sup>2</sup>, participe aux travaux de botanique de celui-ci ; pour le remercier, son professeur lui offre la dixième édition du *Systema Naturae* de Linné<sup>3</sup>, qui sera pendant dix années son compagnon et son guide lors de ses herborisations, édition couverte d'annotations de Cuvier que nous venons de retrouver dans le fonds de la Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle (Figs 1, 2). Cuvier, beaucoup plus tard, dans son autobiographie, manifestera quelque ingratitude à l'égard de Kerner en écrivant : « Que l'on ne croit pas cependant que mon instruction en histoire naturelle n'ait point exigé d'efforts de ma part. Notre professeur dans cette partie, Kerner, connu par quelques ouvrages de botanique à figures n'était que dessinateur et nullement naturaliste. À peine avait-il quelques connaissances pratiques des plantes, mais il me fit présent d'un Linnæus, en retour de la peine que je pris de traduire en français son ouvrage sur les plantes économiques et ce livre (c'était la dixième édition) fut pendant dix ans mon compagnon et mon guide dans mes travaux solitaires. » En 1787, il fonde avec quelques

1. G. Cuvier : *Mémoires pour servir celui qui fera mon éloge écrits au crayon dans ma voiture pendant mes courses de Paris en 1822 et 1823, cependant les dates sont prises sur des pièces authentiques*. Bibliothèque de l'Institut de France.

2. Johann Simon Kerner (1755-1830) professeur à l'Académie Caroline de Stuttgart ; botaniste, il publia en 1786 une *Flora Stuttgardiensis, Oder Verzeichniss der um Stuttgart wildwachsenden Pflanzen*. Dans l'avant-propos de sa *Flora stuttgardiensis*, Simon Kerner remercia Cuvier et l'un des amis de Cuvier, Marschall von Biberstein (cf. note 4) pour leur contribution à la récolte et à la détermination de plantes (Adam 1969). Adam K. D. 1969. — Georges Cuvier und das Stuttgarter Naturalien Kabinett. I. Cuvier in der Hohen Carlsschule in Cuvier und Württemberg. Schwäbische Druckerei, Stuttgart.

3. Charles Linné (1707-1778) ; Mme Françoise Caby, de la Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle a retrouvé parmi les ouvrages faisant partie du fonds ancien les volumes donnés par J. S. Kerner à G. Cuvier. Le tome II porte sur la page de garde la signature de Kerner et sur la page du frontispice, celle de Cuvier (cote de l'ouvrage : Y1.2444.15). Il s'agit de la dixième édition du *Systema Naturae* imprimée à Halle en 1760. Les pages de ce volume sont couvertes d'annotations de la main de Cuvier (au crayon et à l'encre brune ou rouge) ; s'y trouvent également un billet avec quelques noms de

plantes et même un fragment d'une plante séchée comprenant une feuille et un rhizome de *Lemna* ou lentille d'eau (détermination M. Jolinon du laboratoire de Phanérogamie). Cuvier, avec la précision dont il était coutumier, donnera dans le volume 1 de *l'Histoire naturelle des poissons* (1828 : 101) consacré à l'histoire de l'ichtyologie la liste des éditions du *Systema naturae*. Les éditions originales du *Systema naturae* se réduisent à six. La première, de Leyde, 1735 ; la deuxième, de 1740 ; la sixième, de 1748 ; la huitième de 1753 ; toutes les trois en un volume. La dixième, de 1758, en trois volumes ; et la douzième, de 1766, en quatre. Les cinq dernières sont toutes de Stockholm. La troisième, de Halle, 1740, est une copie de la première ; la quatrième de Paris, 1744, est une copie de la deuxième, faite par les soins de Bernard de Jussieu, qui y ajouta les noms français. Il en est de même de la cinquième, de Halle, 1747, à laquelle on a joint les noms allemands. La septième de Leipzig, 1748, et la neuvième, de Leyde, 1756, sont prises de la sixième ; mais, dans la neuvième, la partie des poissons est augmentée de plusieurs genres par l'éditeur Gronovius. La dixième a été réimprimée à Halle en 1760, et à Leipzig en 1762 ; mais il faut que Linnæus n'ait pas connu la réimpression de Halle, puisqu'il ne compte celle de Leipzig que pour la onzième. La douzième a été réimprimée à Vienne sous le nom de troisième, en 1773, ce qui n'a pas empêché Gmelin de donner ce numéro de troisième à sa grande édition de 1788, qui est la dernière, mais qui elle-même a été réimprimée à Lyon en 1790 et les années suivantes. »



Fig. 1. — Ouvrage de Linné (*Systema Naturae*) offert par Johan Simon Kerner, professeur à Stuttgart, à son élève Cuvier ; la page de garde porte la signature de Kerner ;

la page de titre, le nom de Cuvier, son cachet et celui de son frère Frédéric. © Bibliothèque centrale du Museum national d'Histoire naturelle.

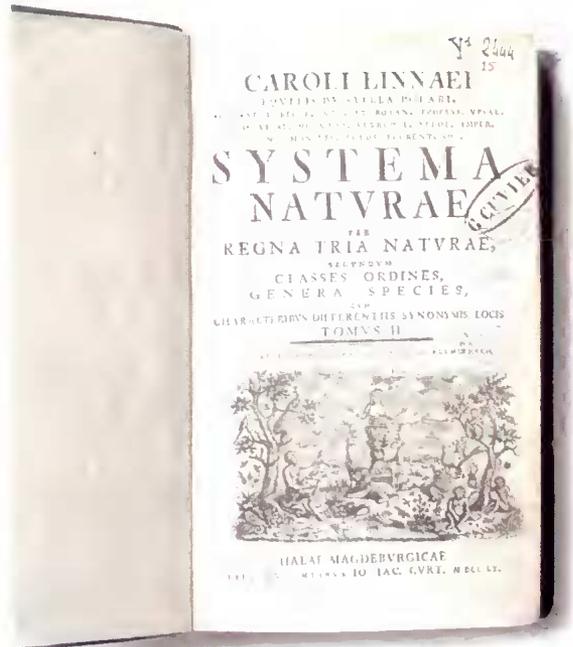




FIG. 2. — Les annotations de Cuvier sur les pages de l'ouvrage de Linné offert par Kerner.

camarades une société d'histoire naturelle dont il est l'animateur et le président. Au terme de ses études, il décide avec deux de ses amis d'effectuer une randonnée de près de 160 kilomètres, une excursion botanique, entomologique et géologique dans le Jura souabe ; ses deux compagnons de voyage sont le baron Ernst Franz Ludwig Marschall von Biberstein (1770-1834)<sup>4</sup>, originaire de Wallerstein, qui deviendra ministre d'État de Nassau et M. Ihm de Hanau, ville de Hesse où s'établirent après la révocation de l'édit de Nantes un certain nombre de protestants français. À ces trois étudiants se joint un gentilhomme qui est le professeur de Marschall, sans doute son précepteur, mais dont Cuvier ne donne pas le nom. Le texte montre à plusieurs reprises que le nombre des randonneurs est bien de quatre.

Cuvier est chargé de rédiger le récit de cette petite expédition, tâche dont il s'acquitte parfaitement. La randonnée commence le 20 avril pour s'achever le 28 avril 1788. Cuvier est alors âgé de dix-huit ans. Son texte, en allemand, est très vivant et agrémenté de plusieurs dessins, chacun brossant une scène des faits marquants qui se sont produits durant l'excursion.

Ce récit constitue sans aucun doute le premier écrit construit d'un jeune naturaliste qui deviendra comme on le sait, l'une des grandes figures de la science du XIX<sup>e</sup> siècle. Le voyage terminé, Cuvier quitte le Wurtemberg et retrouve Montbéliard sa ville natale où il passe l'été 1788 ; puis il se rend en Normandie, ayant trouvé un emploi de précepteur auprès de la famille du comte d'Héricy qui habite Caen. À Montbéliard,

4. Le baron Ernst Franz Ludwig Marschall von Biberstein (ou Bieberstein) (1770-1834) qui séjourna de 1782 à 1790 à l'Université Caroline.

5. Christoph Heinrich Pfaff (1773-1852) séjourna de 1782 à 1793 à l'Université Caroline pour y apprendre la médecine. Il fut, à partir de 1798, professeur à Kiel et y enseigna la médecine,

Cuvier met au propre ses notes de voyage et, le 14 octobre 1788, de Caen, il écrit à son cher ami et collègue d'université Christoph Heinrich Pfaff<sup>5</sup>.

Mon cher ami,

J'aurai cette fois la satisfaction de t'annoncer que j'ai rempli deux de mes principaux engagements. Tu recevras en effet deux manuscrits de Montbéliard, dont je veux ici, pour satisfaire un peu ta curiosité, te donner l'analyse.

I Les crustacés comestibles des côtes de France<sup>6</sup> [...].  
II Huit jours de voyage aux Alpes wurtembergeoises<sup>7</sup> par quelques Académiciens, rédigé par G. L. F. D. Cuvier, l'un d'eux, chevalier de l'ordre Académique à cette époque, Caen 1788 ; cinquante-six pages in-8° de l'écriture la plus serrée. Tout est raconté fidèlement, et partout j'ai introduit dans le récit des remarques d'histoire naturelle qui m'ont paru neuves. Outre deux plans nécessaires à l'intelligence du texte, il y a encore huit dessins au lavis qui représentent les aventures qui nous arrivèrent à nous huit<sup>8</sup> ; comme il suit : 1° le dessin du frontispice représente un paysage ; 2° l'affaire des boîtes de M. Ihm ; 3° la promenade sur le Teckberg ; 4° le tricoteur de bas à Münsingen ; 5° l'épouvantable coup de vent dans la prairie de Frohnthal ; 6° la pluie à Ohmdemerthal ; 7° l'orgie de table à Tübingen ; 8° l'excursion à Stuttgart.

Au bas de chaque dessin est une épigraphe appropriée, tirée de Virgile ou d'Horace, et qui vous plaira, j'espère. Ces deux petits manuscrits sont actuellement chez le relieur, et je vous les enverrai par la diligence (le port serait trop cher par la poste) à Montbéliard, d'où vous les recevrez de la même manière. Mais tout cela aux conditions suivantes indissolubles : 1° la propriété de l'exemplaire me reste ; 2° toi, Christophe Pfaff, tu en as la jouissance jusqu'à ce que j'aie les chercher moi-même ou que je les réclame par lettres, et j'attends de ton amitié que tu mettras tous tes soins à les conserver

en parfait état ; 3° tu les communiqueras pour qu'elles les lisent à toutes les personnes dont la liste est jointe à chaque volume. Si tu t'engages par écrit dans ta prochaine lettre à exécuter tout cela, tu recevras de temps en temps tous les petits traités que je rédigerai sur différents sujets, sinon tu ne recevras plus rien de moi, car je n'ai ni le temps ni aucun plaisir à copier la même chose deux fois de suite, et je ne peux pas trouver ici un bon copiste allemand. Assez là-dessus<sup>9</sup>.

Dans une lettre ultérieure de Cuvier à Pfaff datée du 18 octobre 1788, Cuvier recommande à son ami de donner à lire à ses amis du Wurtemberg ce récit de voyage ; le frontispice situé en tête du volume relié représente le dessin des cascades de Pfullingen ; nous apprenons dans ce courrier qu'un épisode relatif à M. Ihm envoyé à Cuvier par le baron Marschall n'a pas été inséré dans le récit car le ton avec lequel il était rédigé ne le permettait pas (cet épisode s'est déroulé à Pfullingen).

Pfaff reçoit bien ce récit de Cuvier ; le 17 janvier 1789, il écrit à Cuvier :

Très cher ami,

Ta lettre du 31 de cette année m'a procuré un plaisir extraordinaire, mais ce plaisir ne devait pas encore être complet. C'est le samedi, donc le jour de l'anniversaire de la duchesse à 7 heures, que je l'ai reçue et le lundi à 7 h 12, j'ai eu tout le paquet. Tu ne peux t'imaginer quelle joie s'est répandue parmi nous. Tout le monde se précipite sur le paquet et, en l'ouvrant, nous trouvâmes tes deux traités que tu avais promis depuis si longtemps et que nous avons attendus avec tant d'impatience, nous y avons trouvé des plantes, bref, bien plus que nous pouvions espérer. Les deux traités ont été dévorés. Tes traités sur les crabes comestibles

la physique et la chimie ; ami de Cuvier, il échangea avec lui une correspondance suivie et lui rendit visite à Paris en 1801, puis en 1829. Les lettres de Cuvier à Pfaff ont été publiées en allemand puis en français :

Pfaff C. H. 1845. — *Georges Cuvier's Briefe an C. H. Pfaff aus den Jahren 1788 bis 1792, naturhistorischen, politischen und literarischen Inhalts. Nebst einer biographischen Notiz über G. Cuvier.* Kiel, 309 p.

Pfaff C. H. 1858. — *Lettres de Georges Cuvier à C. H. Pfaff sur l'Histoire Naturelle, la Politique et la Littérature. 1788-1792, traduites de l'allemand par Louis Marchant.* Librairie Victor Masson, Paris, 314 p.

6. Cuvier donne des détails sur ces descriptions, que nous ne reproduisons pas ici.

7. Cuvier utilise l'expression « *Wurtembergische Alb* ».

Comment traduire en français cette expression ? Le traducteur Louis Marchant en 1858 utilise l'expression « Alpes wurtembergeoises ». Après avoir consulté mon collègue et ami wurtembergeois, le Dr Rupert Wild du Staatliches Museum für Naturkunde de Stuttgart, j'emploierai, sur ses conseils l'expression « Alpes souabes » ; l'expression « *Wurtembergische Alb* » ou « *Württembergische Alb* » est l'expression ancienne de ce que nos collègues appellent aujourd'hui « *Schwäbische Alb* » et que l'on nomme en français : Jura souabe. La partie bavaroise de l'« *Alb* », au nord-est, c'est-à-dire la Franconie *sensu stricto*, est appelée « *Frankische Alb* » pour la distinguer de la partie occidentale wurtembergeoise ou « *Schwäbische Alb* ».

8. En fait « à nous trois », le chiffre 3 a été transformé en 8 dans la traduction française.

9. *id.* Pfaff C. H. 1858 : 57-59.

m'ont extrêmement plu, et les dessins sont parfaitement réussis sur le plan esthétique, tout le monde en convient, [...] La description du discours est superbement réussie. Ceux qui l'ont lue ont eu le plus grand plaisir. Les vignettes sont superbement réussies surtout celles représentant l'affaire Stiefel et les fêtes de Tübingen ; les paroles écrites en dessous sont tout particulièrement bien choisies et tout un chacun s'étonne de ta connaissance de Virgile. On trouve tes remarques sur l'histoire naturelle très bonnes, également la richesse de tes descriptions qui excellent en finesse et en esprit, esprit qui souvent tourne à la satire. Des mots allemands manquent par ci par là, mais simplement par ci par là. Comme je l'ai déjà dit, tu y as mis ton point d'honneur. Je l'ai passée autour de moi, à ceux que tu m'as nommés et je la passerai encore aux autres. Marschall a été très content que tu la lui aies dédiée. Mon cher La Dutenhofer et le gentilhomme campagnard l'ont eue et ils l'ont lue tous deux avec le plus grand plaisir. C'est en effet le conseiller aulique Ketner qui a le traité sur les crabes...<sup>10</sup>

Pfaff fait une critique du récit de Cuvier, qu'il adresse à son condisciple ; celui-ci la reçoit le 11 mai 1792 et Cuvier, le 13 mai 1792<sup>11</sup>, répond aux remarques de son ami :

J'approuve la critique de mon récit de voyage. Je n'avais pas alors en géognosie les connaissances qui sont nécessaires pour accomplir avec fruit un pareil voyage. Ce n'est pas étonnant ; car je n'avais pas de professeur (un conseiller Stahl ne m'en tenait guère lieu), et les études que je faisais alors, pensant qu'elles pourraient être utiles à mon avenir, le droit et les sciences administratives, me prirent la plus grande partie du temps que j'aurais pu consacrer à l'histoire naturelle. De là, les remarques peu nombreuses et incomplètes, et particulièrement la conjecture ridicule que tu blâmes avec pleine raison et dont je me garderais d'autant plus de parler aujourd'hui, en supposant même que tous les faits allégués fussent aussi vrais que la plupart sont faux, que le mode de formation du Bopser, telle qu'elle est reçue, serait encore physiquement impossible. À l'égard des descriptions des lieux et des hommes, les situations variées où je me trouvais entre le voyage et la description, mon genre de vie, tout nouveau et agité, avaient emporté mes impressions loin de mes pensées, et mon journal était en partie si endommagé, que je dus décrire les trois derniers jours uniquement d'après mes souvenirs. Enfin mes

compagnons de voyage n'étaient pas tels qu'ils l'eussent été si le choix eut dépendu de moi. Tu comprendras facilement quelle influence tout cela dut exercer sur moi. Je n'ai pas vu un seul *Chrysosplenium* au Nebelloch...

Pfaff ne renverra pas comme promis le récit de Cuvier à son auteur ; dans la notice biographique de son défunt ami placée en tête de l'édition des lettres de G. Cuvier à C. H. Pfaff, son correspondant wurtembergeois écrit :

... La description très animée et très instructive que fit Cuvier de cette excursion fut encore embellie par des esquisses remarquables représentant les petites et plaisantes aventures de ce voyage, quelques vues des plus pittoresques et les objets naturels les plus curieux. La perte de ce premier travail de la plume de Cuvier est très regrettable. J'ai possédé quelque temps cette relation de voyage, j'ignore ce qu'elle est devenue. Mais l'impression qui m'est restée de ces descriptions, de ces scènes de voyage, de l'esprit et de l'entrain avec lesquels elle est écrite, est ineffaçable. On y lisait encore un grand nombre de notes intéressantes sur la botanique, la minéralogie, et des observations faites au point de vue administratif. Je mentionne comme curiosité de ce genre la description d'une tourbière et de l'usage de la tourbe ; ce qui était pour ces contrées quelque chose de tout à fait extraordinaire et nouveau. Cuvier fut pour nous un modèle dans cet emploi des vacances, dans la manière de décrire ces sortes de voyages. Le chancelier Autenrieth, plus tard si célèbre, et qui ne devint notre associé qu'après que Cuvier eut quitté Stuttgart, fut le premier qui marcha sur ses traces, par un voyage de vacances à la Forêt Noire du Wurtemberg. Je fis aussi de semblables voyages pendant trois vacances. L'un d'eux a été imprimé sous le titre de *Fantaisies d'un cosmopolite dans les Alpes wurtembergeoises* (Oering 1788).<sup>12</sup>

Une relation du voyage de Cuvier existe fort heureusement dans les archives de la bibliothèque de l'Institut de France (Académie des sciences). Elle a été répertoriée par H. Dehérain dans son catalogue des manuscrits du fonds Cuvier<sup>13</sup>. Le texte est peut-être une version traduite en allemand par Cuvier et avant la mise au propre de son

10. In lettres de C. H. Pfaff à Cuvier ; bibliothèque de l'Institut de France. Fonds Cuvier. Carton J.215.9 [les lettres sont en gothique cursif ; la transcription en français est de H. Fischer].

11. Pfaff C. H. 1858 : 272. La lettre serait de 1792, ce qui me semble peu probable ; les remarques de Pfaff ont dû être envoyées la même année, c'est-à-dire en mai 1789 et non pas

trois années après l'envoi du récit de Cuvier à Pfaff.

12. *Ibid.* : 20.

13. Dehérain H. 1908/1922. — *Catalogue des manuscrits du fonds Cuvier conservés à la bibliothèque de l'Institut de France*, tome 1, 1908, librairie Honoré Champion, Paris, 154 p. ; tome 2, 1922, observatoire d'Abbadia, Hendaye, 76 p.



Fig. 3. — Carte de la région visitée par Georges Cuvier et ses compagnons de randonnée. Les noms de lieux correspondent aux noms en usage actuellement dans le Wurtemberg.

récit, apparemment destinée à son ami Marschall ; par contre, les dessins qui l'accompagnent semblent être les feuillets originaux du carnet utilisé par Cuvier lors de sa randonnée. L'ensemble était dans les papiers de Cuvier, papiers qui furent déposés par son neveu Frédéric aux archives de l'Académie.

Cette version (Ms 3312) comprend trente-cinq feuillets écrits recto verso, sans paragraphes avec des feuilles doubles ou simples (format : 180 à 200 mm de hauteur pour 110 à 120 de largeur). Cette version a pour titre : *Reise auf die Wurtembergische Alb* ; elle est adressée à Monsieur le Baron Marschall de Biberstein avec quelques mots d'accompagnement et est datée du 2 octobre 1788 à Caen. C'est ce texte, inédit, que nous publions. Dans son remarquable travail sur Georges Cuvier, D. Outram<sup>14</sup> fait allusion à ce récit (p. 28). Elle suppose que Cuvier et ses compagnons eurent l'idée de cette randonnée dans les montagnes du Wurtemberg, influencés par les récits de voyage et les travaux d'Horace Bénédicte de Saussure dans les Alpes<sup>15</sup>.

*One such figure was Horace Benedict de Saussure, whose Voyages dans les Alpes became one of the classics of romantic attitudes to nature. In his volumes, appreciation of sublime scenery was combined with detailed geological observations, and a cosmopolitan disregard for the political boundaries imposed by man on the surface of nature. In conscious imitation of Saussure, in his last summer in Stuttgart, Cuvier, with Biberstein and two other companions undertook his own journey into Alps.*<sup>16</sup>

D. Outram a raison d'avancer cette idée ; elle cite en effet une lettre adressée par Cuvier à de Saussure depuis la Normandie ; dans cette lettre dont subsiste le brouillon<sup>17</sup>, Cuvier écrit :

Monsieur,

C'est le sort des savants illustres, de ne connaître personnellement qu'une bien petite partie de leurs disciples. Quel que soit le nombre de ceux qui vous

entendent à Genève, il est bien petit en comparaison de ceux qui répandus dans toute l'Europe étudient vos ouvrages ; quelques-uns de ceux-ci, habitants de St [Stuttgart], ayant voulu à votre exemple parcourir une partie de leur pays et ayant consigné leurs observations dans ce petit ouvrage ont voulu vous le présenter comme un gage de la gratitude qu'ils ressentent en particulier pour tous les faits dont vous avez enrichi l'histoire naturelle. Comme je suis le rédacteur de leur livre, c'est aussi moi qu'ils ont chargé de vous l'adresser. Soyez persuadé du plaisir vif que je prends à m'acquitter de cette mission, et des sentiments de vénération avec lesquels je suis, Monsieur...

Le premier volume des récits de voyage de de Saussure a été publié en 1779 et l'illustre naturaliste suisse avait effectué l'ascension du Mont Blanc en 1787 ; ces écrits et cet événement avaient dû impressionner les jeunes étudiants de Stuttgart. Comme le soulignait Jacques Roger en 1974<sup>18</sup> : « Ce nouveau type d'études convenait assurément mieux au nouvel esprit scientifique. Il était favorisé par la popularité d'un nouveau genre littéraire, le voyage scientifique, qui, au moins dans certains cas comme celui de Saussure, imposait à la recherche l'unité d'une région. » L'admiration de Cuvier et de ses compagnons pour le courageux vainqueur du Mont Blanc se comprend aisément car leur randonnée sur les modestes sommets des Alpes souabes ne peut rivaliser avec les ascensions d'un de Saussure qui avoue lui-même :

Ces excursions sont pénibles je l'avoue ; il faut renoncer aux voitures, aux chevaux même, supporter de grandes fatigues, et s'exposer quelquefois à d'assez grands dangers. Souvent le naturaliste, tout près de parvenir à une sommité qu'il désire vivement atteindre, doute encore si ses forces épuisées lui suffiront pour y arriver, ou s'il pourra franchir les précipices qui lui en défendent l'accès : mais l'air vif et frais qu'il respire fait couler dans ses veines un baume qui le restaure, et l'espérance des grands spectacles dont il va jouir, et des vérités nouvelles qui en seront les fruits, ranime ses forces et son courage (de Saussure 1779).

14. Outram D. 1984. — *Georges Cuvier. Vocation, Science and Authority in Post-Revolutionary France*. Manchester University Press, 299 p.

15. Saussure de H. B. 1779. — *Voyages dans les Alpes, précédés d'un essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève*. Volume I. Samuel Fauche imprimeur, Neuchâtel, 540 p.

16. Outram 1984, *loc.cit.* : 27, 28.

17. Bibliothèque de l'Institut de France, fonds Cuvier.

18. Roger J. 1974. — *Le feu et l'histoire : James Hutton et la naissance de la géologie, in Approches des Lumières ; Mélanges offerts à Jean Fabre*. Klincksieck, Paris : 415-429 [réédité en 1995 in *Pour une histoire des Sciences à part entière*. Albin Michel, Paris].

Cuvier, piètre marcheur, invoquera en introduction à son récit, la manière de voyager du célèbre promeneur et botaniste solitaire, Jean-Jacques Rousseau, plutôt que celle d'Horace Bénédict de Saussure.

Il y a donc eu au moins quatre versions du voyage de Cuvier dans les Alpes souabes ; la première adressée à Pfaff et qui a été égarée par ce dernier ; la deuxième destinée à Marschall von Bieberstein, mais nous ne savons pas si celui-ci l'a effectivement reçue ; la troisième adressée à de Saussure, cette version se trouve peut-être aujourd'hui dans le fonds de Saussure à Genève ; la quatrième, la seule connue, conservée dans les papiers de Georges Cuvier.

Pour retrouver les lieux et les paysages visités par Cuvier et ses trois compagnons de voyage, je me suis rendu en Allemagne et j'ai suivi, du 11 au 13 août 1994, l'itinéraire qu'ils avaient emprunté (Fig. 3). Malgré les profonds changements intervenus dans la région depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, malgré les destructions de la dernière guerre, l'urbanisation, la densité du réseau routier, bon nombre des localités décrites dans ce récit demeurent et elles ont conservé tout leur caractère et tout leur charme.

À Stuttgart, la célèbre et magnifique Académie Caroline a malheureusement été détruite par les bombardements du 17 octobre 1944 et seule subsiste derrière le Neues Schloss une belle fontaine restaurée qui marque l'emplacement de l'Académie au cœur de laquelle se trouvait l'original en 1788<sup>19</sup>. Les trois marcheurs, après avoir quitté Stuttgart et gravi vers le sud la cuesta formée des grès triasiques du Stubensandstein, atteignent le plateau boisé des Fildern ; le terme de leur première étape sera le couvent du petit village de Denkendorf ; les lieux n'ont pratiquement pas

changé<sup>20</sup> ; l'église a été bâtie entre 1200 et 1250 ; les bâtiments servent aujourd'hui de lieu de rencontre et d'études bibliques ; une petite pièce d'eau témoigne encore de l'emplacement des viviers à poissons évoqués par Cuvier.

Le charmant village de Nürtingen au bord du Neckar a sa rue principale bordée de maisons anciennes traditionnelles ; parmi celles-ci, une vieille pharmacie fondée au XVI<sup>e</sup> siècle évoque celle de l'apothicaire Clemms auquel Cuvier rendit visite.

La butte témoin du Teckberg dont l'ascension fut l'un des temps forts de la randonnée puisque Cuvier l'effectua au bras d'une charmante jeune fille, domine toute la plaine ; la vue y est magnifique ; la tour qui la domine a été reconstruite en 1790 après le passage de Cuvier ; le trou de la Sybille, dans lequel Cuvier n'a pas voulu s'aventurer, a été fouillé en 1898 et a livré des ossements d'ours des cavernes ; le boulanger de Byssingen vend des petits pains évoquant ceux qui ont régalié nos marcheurs ; la tourbière, le *Schopflocher Torfmoor*, est aujourd'hui une réserve naturelle classée dont la visite très agréable permet de découvrir la flore et la faune de la région. Un petit opuscule en vente sur place<sup>21</sup> évoque les débuts de l'exploitation de la tourbe en 1784 par M. Glöckler (Klöckler pour Cuvier) ; le château de Grafeneck devint hélas pendant la Seconde Guerre mondiale un centre d'extermination des handicapés mentaux, en dépit des protestations de l'évêque luthérien du Wurtemberg, le Dr Wurm. Ce château profondément remanié est occupé aujourd'hui par un établissement médico-pédagogique ; en revanche, le haras de Marbach est intact et les bâtiments qui abritent 350 chevaux pur-sang sont magnifiquement entretenus<sup>22</sup> ; la grotte du brouillard, « *die Nebelhöhle* », est un lieu touristique très fréquenté<sup>23</sup> ; elle a été aménagée et, depuis la visite de Cuvier, une nouvelle entrée, découverte en 1920,

Kloster Denkendorf: 1-18.

21. Dangel H., Maser J., Mattern H., Müller T., Nürk G., Schwenkel H. & Wohnias W. 1994. — *Schopflocher Torfmoor*. Verlag der Teckbote, Kirchheim unter Teck : 1-80.

22. Anonyme 1993. — *Haupt- und Landgestüt Marbach/Lauter*. Lkr Reutlingen, Gestütshöfe : 1-53.

23. Binder H., Bleich K. E. & Dobat K. 1990. — *Die Nebelhöhle*. *Abh. Karst- u Höhlenkunde*, Reihe A, Heft 4, 7. Aufl. : 1-62.

19. Je dois à l'amabilité de Harald Schukraft, historien du duché de Wurtemberg rencontré lors des cérémonies commémoratives du rattachement du pays de Montbéliard à la France, les précisions sur l'emplacement de l'Université Caroline. Grâce à son ouvrage *Damals über Stuttgart : Innenstadt und Vororte in Luftbildern aus den zwanziger bis vierziger Jahren*, Silberburg-Verlag, 1988 ; de belles photographies donnent dans ce livre des vues des bâtiments de l'établissement fréquenté par Cuvier.

20. Metzger D. s.d. — *Kloster Denkendorf*. Fortbildungsstätte

permet de descendre par 141 marches à vingt-cinq mètres sous terre ; le château de Lichtenstein sur son éperon rocheux est une demeure privée que l'on peut visiter ; l'allure des bâtiments a changé, mais du sommet des tours le point de vue est toujours aussi splendide ; Pfullingen et ses cascades, Tübingen et son université permettent de compléter cette évocation du voyage de Cuvier et de ses compagnons.

Le récit de Cuvier est très vivant ; il nous aide à mieux connaître la forte personnalité d'un adolescent dont l'œil est vif, les analyses pertinentes et le sens critique très aigu. Le jeune Cuvier ménage plus sa santé fragile que son entourage. C'est l'itinéraire proposé par lui qui est finalement choisi ; c'est encore lui qui se charge de rédiger le compte rendu de voyage et c'est une fonction qu'il appréciera toute sa vie ; il sera quelques mois plus tard précepteur et secrétaire de la famille d'Héricy en Normandie, secrétaire-greffier de la commune de Bec-au-Cauchois pendant la Révolution, secrétaire de la Société d'histoire naturelle de Paris avant d'être élu secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences en 1803. On le découvre passionné, essayant par ses observations et ses remarques de mettre en pratique les enseignements de botanique, de droit administratif et d'économie qui lui furent délivrés à Stuttgart. Cuvier est déjà très sûr de lui et, si ses jambes le trahissent dans la montée du Teckberg, son récit est construit pour souligner la politesse française dont il fait preuve auprès de Mlle Glettin et pour se gausser du peu d'aptitude à la marche... des jeunes citadines françaises ! Le récit révèle incidemment que Cuvier se sent français et réagit en Français.

Dans cette version du récit manque le feuillet n° 12 ; il n'est pas impossible que cette partie du manuscrit ait été supprimée par la famille Cuvier ; en effet, le séjour dans la ville de Münsingen semble avoir été agité ; Cuvier évoque une bacchanale et l'un des dessins, qui se rapporte probablement à cet épisode, représente une altercation entre une femme que Cuvier surnomme Canidie du nom d'une parfumeuse napolitaine, et un groupe de trois personnes dont deux hommes et une femme tandis que nos

voyageurs regardent la scène de loin.

Enfin, le texte originel est en allemand (en mauvais allemand écrit Cuvier). Ce texte a été traduit comme l'indique une mention manuscrite par « un petit traducteur peu instruit » dont nous ignorons l'identité. Cette traduction, qui n'était pas une version définitive, a le mérite d'exister ; les expressions et les mots employés datent manifestement du XIX<sup>e</sup> siècle ; le mot « élève » est employé pour le mot « élevage » qui sera utilisé à partir de 1836. J'ai donc conservé à quelques mots près le texte de cette traduction qui rend bien compte du style, des tournures et de la spontanéité du récit en allemand de Cuvier avec l'aide précieuse de Mme Kneip-Jéquier qui a rectifié plusieurs erreurs et bon nombre d'inexactitudes. J'ai donné une brève présentation orale relative à ce voyage de Cuvier devant les membres du Comité français d'histoire de la géologie (COFRHIGEO) le 21 juin 1995 et intitulée : *Les premiers pas d'un naturaliste sur les sentiers du Wurtemberg : récit inédit d'un jeune étudiant nommé Georges Cuvier*, avec un résumé publié dans le bulletin de ce comité (troisième série, t. IX, 1995, n° 5 : 87-88).

VOYAGE DANS LES ALPES SOUABES RÉDIGÉ PAR  
G. L. CUVIER ALORS CHEVALIER DE L'ORDRE  
ACADÉMIQUE

REISE AUF DIE WÜRTEMBERGISCHE ALB

*Zu Schrift an Herrn Baron Marschall von Biberstein,  
Ritter des kleinen Ordens der herzoglichen  
Carlsbohenschule, zu Stuttgart.*

[Récit autographe et en langue allemande d'un petit voyage fait par mon oncle en Wurtemberg du 20 au 28 avril 1788 (il manque le feuillet 12).]

Lettre à Monsieur le Baron Marschall de Biberstein, chevalier de l'ordre mineur de l'Université ducale de Charles à Stuttgart.

(Ms 3312. Petites feuilles écrites recto verso, sans paragraphes, dimensions : 180 à 200 mm de haut pour 110 à 120 mm de large ; feuilles doubles ou simples. En tout trente-cinq folios : voir inventaire des feuillets en annexe).

Très cher ami,

Vous avez ici la description de notre voyage dans les Alpes souabes. Elle ne me parut pas fort intéressante et bien pauvre en faits remarquables. Votre jugement a été prononcé d'après cela. Elle n'aurait jamais dû quitter mon portefeuille, ni l'obscurité qui lui convenait si bien. Mais c'est votre désir et je ne saurais rien refuser à l'amitié. Heureux seulement, si je pouvais vous offrir quelque chose qui fût à la mesure de vos talents et qui satisfît aux sentiments avec lesquels je resterai pour la vie.

Votre très chaleureux ami et serviteur  
G. L. Cuvier

Caen le 2 octobre 1788

VOYAGE DE HUIT JOURS À PIED À TRAVERS LES ALPES SOUABES PAR QUELQUES ÉLÈVES DE LA FACULTÉ COMMENCÉ LE 21 AVRIL 1788 ET ÉCRIT PAR G. L. CUVIER ALORS CHEVALIER DE L'ORDRE ACADÉMIQUE MINEUR

Il n'y a qu'une manière de voyager, dit quelque part J.-J. Rousseau, qui soit plus agréable que le voyage à cheval : c'est le voyage à pied<sup>24</sup> ; et Rousseau était bien au fait de l'un et de l'autre, on le voit par tous ses écrits. Trois élèves de la faculté de Stuttgart firent dans l'hiver de 1787 à 1788 le projet de parcourir de cette façon une partie du Wurtemberg et de profiter pour cela des vacances de Pâques (M. Ihm de Hanau, M. le chevalier baron de Matschall de Wallerstein et moi), tous trois étaient jeunes, tous trois avaient passé plusieurs années à l'Université Caroline et observé strictement la discipline de cet établissement, tous trois enfin s'étaient toujours consacrés avec tout le zèle qu'une forte inclination peut produire à l'étude de l'histoire naturelle, de l'économie et des sciences qui s'y rattachent ; ils devaient donc tous trois avoir le plus grand désir d'observer correctement la nature, de jouir de ses beautés à grande échelle. Cette envie avait été nécessairement accrue par... [manquent quelques mots], M. Ihm et moi, nous avions encore un autre motif à ce projet, nous étions étrangetés, nos études étaient achevées, et il nous fallait quitter le Wurtemberg sans avoir l'espérance d'y remettre jamais le pied. Cependant cette contrée, peut-être la plus belle de l'Allemagne, méritait bien d'être connue de nous exactement, et après le séjour de quatre ans que nous y fîmes c'eût été une honte de ne pas en savoir davantage que ce que tout le monde peut lire dans Büsching<sup>25</sup>. Donc pour satisfaire à tous ces désirs nous

résolûmes le 21 avril d'entreprendre un voyage à pied jusqu'aux Alpes, de gagner Münsingen en passant par Nürtingen, Kirchheim, Teck, en conséquence de compléter le cercle en passant par Pfullingen et Tübingen et de regagner notre premier point, Stuttgart. Nous eûmes aussi le bonheur de gagner à la même résolution l'excellent gentilhomme et professeur de M. de Matschall et nous nous préparâmes de notre mieux à la réalisation de ce que nous nous propositions.

C'est donc ce voyage que, d'après ma promesse, je vais décrire. Un autre s'en fût peut-être acquitté mieux, mais certainement il n'y eût pas mis plus de zèle. Je ferai tout ce que mes forces me permettent, il n'y a qu'une chose qu'il me faut demander à mes lecteurs : c'est de me pardonner les incorrections qui pourront se rencontrer au sujet du langage : né en France, j'y ai été élevé jusqu'à l'âge de 14 ans ; ce n'est qu'à cet âge que j'ai appris la langue allemande et cela en Souabe où, comme l'on sait, l'on ne parle pas une langue très pure. En conséquence, il n'y a pas trop à m'en vouloir si je n'écris pas l'allemand dans la perfection.

D'abord, parlons des préparatifs. Qu'on se figure trois jeunes gens qui viennent de faire de plaisants projets : à l'instant, tout est en mouvement ; il faut sur le champ savoir tout ce qui peut arriver en route. Quelles localités irons-nous voir ? Irons-nous à la Forêt-Noire, dans les Alpes ou dans le bas pays ? Où pourrions-nous nous procurer des lettres de recommandation ? Vite une carte routière ; une pauvre carte du pays tombe entre nos mains ; elle est bientôt déchirée sur les divers chemins que nous voulions même y dessiner ; l'un aurait bien voulu voir des salines et des mines ; aussitôt il court à Sulz, Alperspach, jusqu'en Furstemberg et plus loin encore ; en sept étapes il veut parcourir 60 lieues de chemin et avoir tout bien examiné. Un autre féru d'entomologie, veut bondir et de droite et de gauche à la poursuite des insectes ; pas une mouche, pas un scarabée ne doit échapper à sa pointe meurtrière ; naturellement il veut marcher plus lentement ; cependant afin qu'on puisse quand même aller un peu loin, il veut aussi de temps à autre user du cheval. Moi, à qui la faiblesse de mes membres ne permet pas une grande agitation, je m'efforce en vain de modérer leur ardeur. Le contraste ne fait que rendre le tout plus risible. Moi aussi j'ai mes propres idées. Les longues heures de cheval ne sont pas très adaptées à ma peau, qui déjà sans cela est percée par mes os. D'un autre côté j'aimerais examiner bien ce que je verrai ; aussi proposai-je une route un peu plus courte. Au début personne ne veut entendre et par malheur toutes les fois que nous nous réunissons à trois autour de la carte du Wurtemberg de Tobmayer, chaque fois nos débats recommencent. Cependant après bien des

24. « Pour moi qui me plaisais presque autant à cheval qu'à pied, je n'aurais pas mieux demandé que de voyager ainsi toute ma vie. » (Rousseau 1987).  
Rousseau J.-J. 1987. — *Œuvres complètes. I Les Confessions*.

La Pléiade, Gallimard, Paris : 156.

25. Büsching Anton Friedrich ; auteur d'une géographie universelle en quatorze tomes (1767-1769).

étapes, on donne à mon projet la sanction légale et le point est arrêté, nous allons dans les Alpes souabes.

Le choix des habits, on le laisse à la discrétion de chacun : ils devaient être chauds, commodes et légers ; quant à ce qui est arrivé à chacun, surtout à l'égard des bottes, nous le verrons plus bas. On nomme un secrétaire du voyage, moi, et de fait au moment même où j'écris ceci, je m'acquiesce de mes fonctions. Un grand livre blanc qui doit en même temps servir de presse pour les plantes et un crayon effaçable (de mine de plomb) composent tout mon attirail ; Monsieur le Professeur du Chevalier Marschall est trésorier du voyage. Les devoirs et les exigences auxquelles il aura à satisfaire restent au choix de chacun. Aux frais de la communauté on remplit quelques flacons d'eau dissolvante, d'huile de vitriol, de sirop de violette, d'esprit de salmiack et de noix de galle dissoute<sup>26</sup>. On les fourre dans des étuis de carton et elles constituent la pharmacie de voyage à laquelle M. Ihm est préposé avec le titre de chimiste du voyage. Enfin M. le chevalier de Marschall promet de s'occuper de la capture des insectes. Comme les épingles qui y sont nécessaires ne l'embarassent pas beaucoup, il se charge aussi du transport du Linné.

Note infrapaginale de Cuvier : *Car. a Linne Systema vegetabilium; edit XIV cura And. Murray*. Les insectes peuvent aussi être examinés secs, mais les plantes non. C'est pour cela que ce livre était nécessaire.

Nous avons aussi avec nous quelques lettres de recommandation à différentes personnes, et ici je dois, au nom de ma société, adresser les remerciements les plus vifs à tous les fonctionnaires, employés et autres personnes auxquelles nous nous sommes adressés. Partout on nous a accueillis avec une extrême amitié, tous les concours nous ont été prêtés. Nous ne pourrions pas mieux nous louer de l'hospitalité wurtembergeoise qu'en racontant ce qu'ont éprouvé quatre étrangers desquels il n'y avait pas à attendre de retour. Cette honnête nation est bien digne du bonheur que son excellente constitution lui assure.

Maintenant à notre sujet.

Le 21 avril nous fûmes, comme on peut facilement le supposer, tous de très bonne heure sur pied. En général, le premier jour des vacances est pour la faculté le jour du tumulte le plus grand ; chacun fait tout pour se dégager au plus tôt de ses liens et craindre de différer sa liberté ne serait-ce que d'un moment. Nous avions en plus des motifs particuliers. Notre imagination déjà en voyage nous avait tôt réveillés, ou plutôt ne nous avait pas permis de dormir. À peine nous fut-il possible d'accueillir la politesse de M. le colonel W. de Wolf qui nous invita au chocolat, parce qu'il différait

notre départ d'une demi-heure. Une pareille impatience enfantine s'explique pour nous par une captivité de quatre années. Enfin nous partîmes.

À sept heures, montés sur le Bopser, nous abaissâmes encore nos regards sur le nuage de brouillard qui enveloppait Stuttgart et nous en primes congé pour la dernière fois.

On sait que le Bopser, pour ainsi dire le dernier échelon du haut pays, est la montée par laquelle on arrive au second étage du Wurtemberg, ce qu'on appelle les Fildern (les champs) ; car les Fildern sont à proprement parler la contrée qui s'étend entre les Alpes et la Forêt-Noire. C'est du côté de Stuttgart une vallée très large, mais qui, vers le sud où les deux montagnes se rapprochent fort, devient beaucoup plus étroite. Cette vallée singulière est considérablement plus élevée que le reste du duché et elle est elle-même traversée par plusieurs vallées plus profondes en comparaison desquelles elle devient une montagne. La vallée du Neckar, en particulier, en occupe tout le milieu et est presque de niveau avec le bas pays avec lequel elle communique. La vallée du Neckar, envoie, de part et d'autre, plusieurs vallées moindres, lesquelles coupent les Fildern dans plusieurs directions. Les Fildern eux-mêmes envoient aussi un très grand nombre de vallées dans les hauteurs de la Forêt-Noire et de l'Alpe, et c'est de cette façon que le Wurtemberg tout entier est excellemment fourni d'eau ; car chaque vallée a aussi ses petits cours d'eau. Les sommets des montagnes sortent isolément des vapeurs qui s'élèvent dans l'air, vapeurs qui forment ces petits cours d'eau, de sorte qu'il n'y a aucun endroit pour la circulation des cours d'eau qui ne soit mieux entretenu qu'ici. Il n'y a que dans quelques régions des Alpes souabes qu'on manque d'eau et cela vient sans doute de la configuration de ces montagnes. En s'élevant, c'est, comme nous le verrons ci-après, un plateau, ce qui n'est propre ni à attirer les nuages, ni à former des cours d'eau, puisque pour cela des hauteurs et des vallées sont nécessaires.

Mais pour en revenir au Bopser, dont je me suis au fait un peu éloigné, je remarquerai ici que c'est proprement une hauteur formée par les eaux ; c'est ce que constatera quiconque a fait des promenades autour de Stuttgart ; les bandes vertes, noires et rouges qui embellissent cette montagne en témoignent clairement, il est de nature assez sablonneuse ; on trouve même à quelques endroits des grès assez durs. Cela me semble particulièrement remarquable, car le Rothberg qui, du côté droit de la vallée du Neckar, correspond au Bopser, se compose, comme le sait tout Wurtembergeois, de couches de gypse et l'on en extrait du gypse et de l'albâtre.

Cela prouve clairement que la vallée du Neckar n'est pas une séparation primitive de ces montagnes ; et la

26. L'huile de vitriol est l'acide sulfurique, le salmiack est le nom marchand du sel d'ammoniac ; la noix de galle est une excroissance globuleuse produite sur un chêne par la piqûre d'un

insecte ; sa richesse en tannin permet de l'utiliser en médecine comme astringent.



FIG. 4. — L'affaire des bottes de M. Ihm. En citation : *Direptis stat crura cothurnis* [Il est debout, aux jambes les cothurnes déchirés] (Virgile, *Géorgiques*, livre II, vers 8). Il s'agit du prologue du livre II (et non I), qui est une invocation à Bacchus. Ce cothurne (différent du cothurne tragique) est une chaussure montante, que porte en particulier Bacchus sur les monuments. *Stat* est un mot ajouté par Cuvier ; il n'est pas dans Virgile ; nous ne voyons pas quel autre verbe restituer. Dessin au crayon de Georges Cuvier (150 x 110 mm). © Bibliothèque de l'Institut de France.

raison de leur différence, vient à mon avis, de la nature diverse des hauteurs plus élevées contre lesquelles sont rangées ces hauteurs inférieures. Sur le côté droit par exemple, vers l'est, est située l'Alpe ; elle est toute calcaire et à son pied est le Rothberg gypseux et la colline qui s'y rattache, contre laquelle à l'ouest au contraire est la Forêt-Noire où les hauteurs principales sont certainement des hauteurs de soulèvement, et se composent pour la plupart de granites. Au pied de celui-ci, il a bien pu se ramasser plusieurs couches de sable que les eaux ont dû constamment entraîner avec elles et de la sorte peut-être, après des millénaires d'années, ont pu se former les Fildern, tout comme dans leur voisinage se sont formés le Rossberg et ses frères. Leur nature témoigne de leur origine.

Ce système me paraît hautement vraisemblable, mais comme système il est impossible qu'il explique tout et l'on aurait besoin encore de beaucoup d'observations pour pouvoir le démontrer complètement. Le professeur Rösler, dans son histoire naturelle du Wurtemberg a bien quelque chose là-dessus. Le lecteur ne m'en voudra pas, je l'espère, de cette digression, elle tend à mon but. Poursuivons maintenant.

Par très beau temps, dans une remarquable fraîcheur la plus délicieuse nous entrâmes dans le bois par un chemin qui devait nous mener à Ruyd<sup>27</sup>. D'abord apparemment des sapins ; puis vint une quantité de bouleaux avec leurs branches pittoresquement pendantes. Le sentiment de solitude n'était pas encore troublé par le chant d'un grand nombre d'oiseaux ; le triste coucou se faisait seul entendre, mais le soleil ne tarda pas à s'élever, le brouillard léger qui rend si belles les matinées de printemps devint bientôt imperceptible, les petits flocons de vapeur se dispersèrent et peu à peu il fit très chaud. Alors toutes les petites créatures s'animent : les alouettes surtout nous récréèrent par leurs agréables concerts aussi bien que par leur vol singulier. Quelques perdrix également jouaient dans les champs tout juste vêtus.

La première figure humaine que nous vîmes nous annonça un malheur ; mais un petit : distraits par les beautés ci-dessus décrites, nous avions, à un embranchement de chemins, pris précisément la mauvaise voie et nous serions allés à Höhenheim, si une femme qui vint à notre rencontre en tricotant ne nous eut indiqué notre erreur.

À droite quelques chênes devaient représenter un bois ; derrière étaient quelques vallées dans lesquelles

nous pouvions voir surtout la vallée du Neckar, qui nous montrait son château Wittemberg. À gauche était un bois de bouleaux ; un quart de lieue plus loin on commençait à descendre un peu la côte, et là apparaurent en face des montagnes très éloignées que nous prîmes pour l'Alpe et pour le Teckberg. Le sol qui jusqu'ici avait été plus sablonneux, commença dès lors à contenir un peu plus d'argile, mais nulle part il ne faisait d'effervescence avec des acides. À un endroit il était tout couvert de lichen *Ericetorum*, cette jolie mousse a presque la physionomie d'une éponge et quelques auteurs l'ont rangée parmi les champignons, notamment Dillenius<sup>28</sup> qui en fait une coralloïde ; mais probablement sa texture ligneuse a probablement porté Linné, et d'après son avis ses innombrables imitateurs, à la ranger dans la famille déjà bien assez chargée sans cela, des lichens. Il y en avait là trois très grands : les tubercules avaient presque la grosseur d'un pois ; leur couleur de chair claire était du plus bel effet.

À la sortie du bois s'ouvrit un horizon très étendu de tous côtés enfermé dans des montagnes lointaines. À droite et à gauche de notre chemin étaient des champs avec quelques villages, comme par exemple, Rosacker, Henmaden, Kemnath. Nous remarquâmes quelques insectes : *Papilio urticae*, par exemple, voltigeait à l'entour ; plusieurs scarabées se remuaient dans leurs habitations immondes, mais les Carabi, déjà à cette époque si communs dans le bas, dans la vallée du Neckar, étaient ici excessivement rares. Ils aiment trop les coins argileux humides, pour aller chercher à se loger là-haut dans le sable. Cependant un gros échantillon du *Carabus piceus* se montra ici, mais aussi ce fut le seul. Comme je n'ai encore rien de meilleur à dire, je signalerai aussi les herbes que nous rencontrâmes. Il y en avait peu ; la saison ne leur permettait pas encore de paraître. *Bellis perennis*<sup>29</sup> qui n'a souci de la température pullulait partout ; la *Draba hâtive*<sup>30</sup> était aussi à quelques endroits. *Leontodon taraxacum*<sup>31</sup> encore tout petit semblait ne montrer que son nez. Enfin *Veronica triphyllos*<sup>32</sup> rendait quelques champs tout bleus, lesquels sans doute se seraient passés de cette beauté aussi bien que de l'*Equisetum arvense*<sup>33</sup> qui les couvrait également.

Ainsi nous allâmes jusqu'à Ruid où nous prîmes du lait. C'est une paroisse dans les Fildern. Les gens nous parurent à leur aise, ils étaient très accueillants. Leurs maisons sont assez joliment bâties et décorées d'inscriptions pieuses, mais les rues et les pièces sont relativement malpropres.

27. Aujourd'hui Ruit.

28. Dillenius Jean Jacques, botaniste allemand, né à Darmstadt en 1687, mort en 1747. Il apporta une attention extrême à la distinction des genres au moyen de la fleur et du fruit et fut appelé par Sherard à l'Université d'Oxford. Il a publié deux ouvrages remarquables : *Hortus elthamensis* (1732) et *Histoire des mousses* (1741). (in *Biographie universelle Michaud*. Nouvelle édition 1855. Tome XI : 60-62.)

29. La pâquerette.

30. La drave printannière, *Draba verna* L. est une crucifère.

31. *Taraxacum Dens-Leonis* L., le pissenlit.

32. *Veronica triphyllos* L., la véronique à trois lobes.

33. *Equisetum arvense* L., la prêle des champs.

M. Ihm avait des bottes trop étroites ; il alla chez le cordonnier (Fig. 4) pour voir s'il n'y avait pas moyen de corriger cela et nous le suivîmes pour tirer de cet homme quelques renseignements sur son village. Un barbier, il est vrai, eût mieux valu pour cela ; car notre homme, qui n'était pas du tout enclin à causer, se faisait arracher les réponses. Cependant nous extirpâmes que le pasteur avait un revenu d'environ 1000 fl.<sup>34</sup>, avec une fille ; que les habitants, la plupart maçons et charpentiers travaillaient à Höhenheim et Stuttgart, et qu'il y avait dans l'endroit aussi quelques tisserands. Nous vîmes chez lui un joli poêle Gachel ; ces poêles sont très bon marché (le sien ne coûtait que 5 fl.), assez propres, car on pourrait encore en embellir la forme et ils durent longtemps, car s'il en saute un seul morceau, on peut le remettre en place. Ils se fabriquent à la poterie de Neuhausen.

Cependant les bottes paraissaient raccommodées, nous prenons congé de cet homme ; mais à peine avions nous fait cent pas, que le mal revient de plus belle et que les douleurs recommencent. Qu'y a-t-il donc à faire ? Mon Dieu, il ne faut pas pourtant que les bottes nous retiennent. Nous essayâmes de changer de bottes ; presque toutes les combinaisons se font, en vain ; que ce soit l'un ou l'autre, quelqu'un doit en souffrir. Pendant que l'affaire est en suspens, nous entamons un colloque très approfondi sur l'importance des bottes dans le voyage à pied ; si seulement il y avait eu là un artiste en chaussures pour utiliser notre théorie : en pure perte ; les bottes restèrent trop étroites aussi bien après qu'avant ; bref nous finîmes par nous en aller et nous approchâmes du village de Nellingen.

Il serait trop ennuyeux de raconter ici tous les changements successifs de bois, prairies, champs, etc. ; mais ce qui est plus important, c'est que nous avions toujours en face les hauteurs de l'Alpe. Elles nous offraient distinctement leur superficie toute unie où se distinguaient un petit nombre seulement de pointes plus élevées. Nellingen n'est pas si joliment bâtie que Ruid ; il doit y avoir là environ 130 habitants ; ils vivent de l'agriculture, mais il y a aussi dans le nombre quelques artisans. En avant du village, c'est tout champs cultivés, et route très ennuyeuse. Par ci par là dans les fossés fleurissaient *Juncus glomeratus* et *effusus*<sup>35</sup> ; la *Cardamine pratensis*<sup>36</sup>.

Nous soupîrions déjà pour ainsi dire à découvrir quelque point de vue, lorsqu'apparut tout d'un coup Denkendorf dans le creux. La belle et verte vallée, le joli petit cours d'eau, la situation romantique du château, son architecture quelque peu ancienne et par dessus tout le désert que nous venions de traverser,

tout contribuait à représenter le paysage pour nous comme tout à fait excellent. La plupart des couvents réunissent tous les traits d'une belle situation. Les moines ont bien renoncé à la société, mais non pas au monde, du moins ont-ils cherché toujours par la beauté de leur résidence à se dédommager des plaisirs qu'ils ont quittés. Le couvent de Denkendorf est sur une petite hauteur et se compose de plusieurs bâtiments communiquant l'un avec l'autre et qui ne paraissent pas dater tous de la même période. Près du couvent se trouve un lac artificiel dont l'eau coule dans un bassin inférieur situé au bas de la montagne ; la superstition catholique leur a tendu en bien des saisons le poisson nécessaire ; il leur fallait avoir des viviers constamment remplis. L'église du couvent n'a pas de beauté particulière ; on y trouve plusieurs tombes d'anciens prieurs dont les images sont assez mal sculptées ; la plupart n'ont plus de nez ; les caractères gothiques autour de leurs tombes ne peuvent se lire qu'avec peine et n'ont pas assez d'intérêt pour mériter cette peine. Nous visitâmes aussi l'endroit où se tiennent les collèges, les chambres des élèves ; c'étaient autrefois les cellules des moines. Nous demandâmes aussi des nouvelles d'un de nos camarades qui a jadis étudié à Denkendorf ; chacun reconnaîtra bien qu'il s'agit de N. De vrai, le témoignage à son égard ne fut pas très bon ; il avait joué bien trop de tours plaisants et sans une puissante protection il aurait été souvent châtié.

Nous venions de Stuttgart, nous avions vu tout ce qui vient d'être raconté, et cependant nous n'avions pas encore dîné. Pensez si l'estomac était vide ; notre première affaire fut donc de nous hâter vers l'auberge ; en route nous trouvâmes les apprêts d'une foire qui devait se tenir le jour suivant ; elle est très peu considérable, tout comme le village qui contient à peine 180 habitants. À « Lamm<sup>37</sup> » nous mangeâmes avec le plus grand appétit notre dîner, tandis que M. Ihm faisait venir l'un après l'autre tous les cordonniers de l'endroit et se mettait en relation avec eux au sujet de ses bottes ; enfin comme il pouvait à peine faire un pas, il se résolut à aller à cheval et en loua un à un homme qui devait l'aller quérir à Nürtingen. M. l'hôte de Lamm et Mme l'hôtesse de Lamm nous honorèrent de leur haute présence. Ils nous enterrent entre autres choses de leur généalogie et nous apprîmes avec étonnement que l'hôtesse était la sœur de notre grand professeur Moll<sup>38</sup>. Il vient quelquefois les voir et, de là, se rend dans les endroits avoisinants ; ainsi un jour à Kongen, il se fit passer pour un notaire impérial d'Esslingen. Nous tîmes fort de cette fantaisie, nous payâmes et nous partîmes. Il faut avouer que l'hôtesse voulait tirer profit de sa parenté ; elle deman-

34. fl. ; florins ; le Rheinische Gulden ou florin utilisé dans le Wurtemberg valait, après 1750, 2,5 livres françaises.

35. *Juncus conglomeratus* L., jonc employé pour faire des liens et *J. effusus* L., jonc épars.

36. La cardamine des prés.

37. Probablement le nom de l'hôtellerie, *Lamm* (l'agneau).

38. Le professeur Moll enseignait la physique à l'Université Caroline (Uhland 1969 : 9). Uhland R. 1969. — Georges Cuvier, in *Cuvier und Württemberg*. Schwäbische Druckerei, Stuttgart.

daît trois fois plus cher que de raison. Au départ, le chemin de Denkendorf à Kongen n'est pas très beau ; il traverse une bruyère peu fertile ; çà et là fleurissaient quelques buissons de prunelliers (*Prunus spinosus*). Nous trouvâmes aussi quelques petites carrières de grès jaune. Nous montâmes de la sorte quelque temps encote, lorsque tout d'un coup la plus somptueuse de toutes les perspectives s'ouvrit à nos yeux. Nous avions en effet traversé une partie des Fildern et nous traversâmes de nouveau la vallée du Neckar. Les montagnes que le matin nous voyions dans le bleu lointain, s'étaient rapprochées ; déjà on y distinguait ce qui était bois et champs cultivés. De vertes collines s'élevaient à leur pied et, devant ces collines, dans la vallée s'étiraient plus de vingt villages sur les bords du Neckar. À droite, Neuffen s'élevait fièrement au-dessus de la surface unie des montagnes voisines ; à gauche, au premier plan était le village de Kongen avec ses maisons blanches. Un ciel magnifique, le soleil complètement libre de nuages, embellissaient encore le tout. Pleins de ravissement, nous restâmes immobiles en contemplation. Je ne peux pas mieux décrire la beauté de cette perspective ; à Kongen nous primes du vinaigre avec de l'eau. C'est là que je vis des anguillules du vinaigre d'au moins 1". Puis nous voulions voir également les restes du camp romain qui se trouvait en cet endroit, dit-on ; ces restes se composent de plusieurs cellules quadrangulaires enterrées de trois pieds environ dans le sol ; leurs murs sont bâtis très solidement en petites pierres à la manière romaine. Sur un ou deux côtés se trouvent quelques petites niches voûtées qui sans doute servaient de casiers ; quelques-unes de ces niches sont quadrangulaires et sont formées de quatre pierres taillées de biais, de telle sorte que le côté de derrière est beaucoup plus étroit que le côté de devant. Les cellules sont rangées en lignes droites, et le camp tout entier est dans le champ sur la hauteur, de sorte qu'il commande toute la vallée. J'ai dessiné une cellule. Nous quittâmes le camp et descendîmes dans la vallée ; cet endroit est très semblable à la contrée située entre Berg et Gabelberg ; nous traversâmes le village important d'Oberenzingen en passant par des champs jusque face à Oberboihingen où nous trouvâmes un moulin ; il avait trois roues ; toutes trois dans un seul courant d'eau étaient d'une forme particulière ; les planches sont très longues, mais les leviers très courts, de sorte que la force de l'eau gagne à la largeur des unes ce qu'elle perd à l'étroitesse des autres. En cet endroit on passe le Neckar sur un batardeau de 140 pas de longueur qui est si étroit et si faible qu'il oscille sous les pieds ; ceci conduit dans une belle et large prairie bordée de collines avec quelques parcelles de vignobles ; ce sont bien les dernières de ce côté. Nous suivons un sentier qui est assez parallèle au

Neckar et nous arrivons sur une petite éminence offrant encore une belle perspective, mais d'une beauté différente ; à gauche se trouve maintenant Neuffen avec la série des montagnes qui s'y rattachent ; en cet instant elles sont toutes dorées sous le soleil couchant ; à droite est la ville de Nürtingen, notre lieu de halte pour aujourd'hui. Cela nous fait oublier à tous notre peine et nous nous hâtons d'y arriver.

Nürtingen est une très jolie petite ville ; nous arrivons du côté de l'hôpital qui est un bâtiment important et qui fait fort bon effet ; il y a aussi autour de la ville de belles avenues de tilleuls ; la porte est peinte de fresques avec goût ; les rues sont larges, droites et bien pavées ; il est seulement dommage qu'elles soient si inégales.

Après avoir dépensé notre petit bagage à l'auberge, nous allâmes au bureau du grand bailli, où le jeune H. Bülfinger avait déjà annoncé notre arrivée. Se trouvaient là deux élèves de la faculté : le bon chevalier Dertinger qui se pavait avec les marques d'honneur<sup>39</sup> qu'il avait obtenues la veille et M. le comte de Coronini. Toute la maison nous accueillit avec beaucoup de civilité ; on nous conduisit dans le verger sur un bras du Neckar et ensuite nous visitâmes les moulins qui sont sur le fleuve. Ils appartiennent tous à la ville qui en tire un revenu assez considérable ; un très long batardeau sur le Neckar a besoin d'être entretenu constamment pour leur procurer l'eau qui est nécessaire. Le moulin à farine se distingue entre autres par son caractère nouveau et sa dimension ; il a huit meules, toutes dans un excellent état ; cependant ce remarquable ouvrage n'avait presque pas fonctionné depuis trois mois à cause de la rude concurrence des autres moulins. Le pauvre meunier se plaignait fort, car il faut qu'il donne aussi à la ville un fermage de trente-cinq simris<sup>40</sup> de grain par semaine. Il y a aussi un moulin à scier le marbre qui allège fort ce rude labeur ; il consiste en une scie qui est maintenue dans un mouvement horizontal constant au moyen d'une roue à dents. Un mécanicien connu chez nous, Michel, a construit ce moulin.

À notre retour, M. le grand bailli nous entretint de l'hôpital impérial de Nürtingen ; il est soumis à la juridiction wurtembergeoise, mais c'est un fief immédiat de l'empire. L'administration en appartient aux magistrats de Nürtingen sous la présidence du grand bailli. En ce qui concerne les affaires ordinaires, ils n'ont à rendre compte absolument à personne ; mais quand ils veulent se procurer des avantages, par exemple des augmentations de traitement, il faut que le conseil privé du duché en prenne connaissance et en juge. Chaque année il passe par les mains des administrateurs environ 60 000 fl. sans les avantages en nature ; et ils bénéficient outre cela de tous les droits considérables de l'hôpital, avec par exemple,

39. Les marques d'honneur étaient les cicatrices que les étudiants avaient sur le visage, le nez et les oreilles à la suite de duels au sabre.

40. Simri : mesure de capacité usitée dans le Wurtemberg, et valant 22,61 litres.



FIG. 5. — La promenade sur le Teckberg. En citation : ... *altos ventum in montes atque inuia lustra* [... on parvint à de hautes montagnes et à des escarpements inaccessibles] (Virgile, *Énéide*, livre IV, vers 151). Dessin au crayon de Georges Cuvier (180 x 110 mm). © Bibliothèque de l'Institut de France.

l'exercice du patronage sur plusieurs villages.

Une fondation de cette richesse est excessivement utile aux pauvres de la contrée ; elle leur dispense des secours de toute espèce. Si le désordre se mettait dans les finances de la ville, l'hôpital pourrait aussi y suppléer un peu de ses revenus.

À la maison, Dettinger, l'éternel musicien avait monté un concert ; quelques violons, une flûte et un clavier en faisaient le fond ; Mme la conseillère aulique chanta ; assurément elle n'est plus toute jeune ; sa voix non plus. Un bon souper fut la conclusion de tout. Toute la maison nous accompagna à notre hôtel et maintenant je puis dire, il y eut un matin, il y eut un soir, ce fut le premier jour.

Le second jour de notre voyage était destiné à la visite du Teckberg. Mme la conseillère aulique avait aussi depuis longtemps le projet d'y faire une promenade avec Sa Grâce, Mlle de Bernardin ; elle voulut donc profiter de l'occasion et y aller avec nous. On annonça la nouvelle la veille aussi bien à Sa Grâce qu'au bailli de Dettingen, village en contre-bas de la montagne, et tout fut préparé pour l'excursion. Avant le départ cependant, nous voulûmes voir quelques curiosités de Nürtingen. On nous conduisit dans le jardin de l'intendant de l'hôpital situé sur une éminence à peu près à un quart de lieue de la ville et d'où il y a la plus belle de routes les vues. Ensuite nous visitâmes l'hôpital ; ce bâtiment est très considérable, tout neuf, et peint de fresques du plus bel effet ; il ne sert pas comme la plupart des hôpitaux à l'habitation des pauvres, mais seulement aux assemblées des administrateurs, assemblées auxquelles une très grande salle est destinée ; il sert aussi à la levée des impôts en nature et à l'habitation des fonctionnaires et employés. La cave est très profonde, creusée dans le roc, et elle contient quelques tonnes qui sont très grandes ; l'une d'elle avait quatre-vingt pieds de diamètre et contenait quatre-vingt dix seaux. On nous fit goûter aussi un fort bon vin et l'on nous montra une bibliothèque commencée depuis quelque temps par le maître de l'hôpital pour la commodité de l'administration. Elle est installée de façon pratique et renferme majoritairement des livres d'histoire et d'économie.

On nous avait vanté le cabinet de l'apothicaire Clemms ; nous voulions donc ne pas quitter Nürtingen sans l'avoir visité. Mais cette collection ne mériterait pas tous les éloges qu'on lui avait donnés ; il y a dans le nombre quelques jolies pièces, mais tout est très incomplet. La figure même du propriétaire de la collection est peut-être ce qu'il y a de plus remarquable. Qu'on se représente un petit bout d'homme

de quatre pieds environ dont la tête est excessivement grosse et surmontée en plus d'une perruque démesurée, et l'on aura le portrait de l'apothicaire Clemms à peu près dans la tête. Malgré sa stature de Lapon<sup>41</sup>, ce monsieur fut excessivement poli pour nous et il fit preuve de beaucoup d'esprit dans ses discours et montra de multiples connaissances.

Cependant Leurs Grâces étaient arrivées au grand baillage dans leur voiture, et on avait préparé un repas que l'on a coutume, à cause de sa nature amphibie<sup>42</sup>, de nommer *déjeuner dinatoire*<sup>43</sup>. Chacun devait en conséquence se rendre comme il le pourrait, au lieu du rendez-vous commun, Dettingen ; les dames dans une chaise, quelques messieurs à cheval et nous les quatre pèlerins, à pied ; mais une destinée fort cruelle nous attendait, M. le professeur de Marschall que sa bravoure n'avait jamais abandonné même dans le voyage à pied s'était, pendant le repas, laissé aller à toutes sortes de propos et entre autres choses, il avait parié avec les dames que nous arriverions à pied à Dettingen plus tôt qu'elles avec leur voiture.

Comme quatre démons nous franchîmes mont, vallée, prairie, bois sous la conduite d'un paysan de Nürtingen ; mais que le lecteur me dispense de la peine de décrire notre route ; je n'ai rien vu, rien senti, à peine même mes pieds, mais ce que je sais c'est que nous nous trouvâmes au grand baillage du village de Dettingen, Schlossberg, huit minutes plus tôt que la voiture, à notre très grand étonnement aussi bien qu'à la surprise extrême de Sa Grâce et de Mme la conseillère aulique. Là donc se trouvait, comme il nous l'avait promis, notre grand conseiller Duttenhofer<sup>44</sup>, qui est neveu du bailli et qui se préparait avec ses deux cousines, filles du bailli, à gravir la montagne avec nous. Quelques instants après arrivèrent encore trois cavaliers, M. le conseiller de commerce Klöckler de Kirchheim duquel il ne tardera pas à être question, l'élève de la faculté Knisel et son frère ; ils résolurent d'être aussi de la partie.

L'on voit de tout cela que la société n'était pas petite : la quantité des personnes, la voiture, les chevaux en assez grand nombre, tout donnait à l'affaire un aspect solennel, et comme justement le duc<sup>45</sup> était à Kirchheim, les paysans des environs crurent en conséquence que celui-ci allait faire une visite à la montagne.

Nous nous mîmes à grimper comme nous pouvions (Figs 5, 11), et ici je dois sincèrement et en présence de tous, rendre hommage à la plus solide et la plus alerte de toutes les jeunes personnes, Mlle Louise Glettin, fille de M. le bailli de Dettingen ; un ribur

41. Cuvier a sans doute lu dans l'*Histoire naturelle* de Buffon au chapitre *Variétés dans l'espèce humaine* : « On trouve en Laponie et sur les côtes septentrionales de la Tartarie une race d'hommes de petite stature, d'une figure bizarre, dont la physiologie est aussi sauvage que les mœurs. Ces hommes qui paraissent avoir dégénéré de l'espèce humaine, ne laissent pas que d'être assez nombreux et d'occuper de vastes contrées ; les lapons danois, suédois, moscovites... »

42. À double usage.

43. En français dans le texte de Cuvier.

44. Mag., sens doute magistrat.

45. Le duc de Wurtemberg.

de louanges lui est dû, je le rends. La politesse française m'avait engagé à offrir mon bras et je me flattais d'être le guide jusqu'au Teckberg d'une si jolie demoiselle... faible jeune homme ! C'est elle qui m'y a fait monter. De fait, pas un homme n'eût peut-être mis plus de légèreté et de force à faire face à toutes les occurrences possibles que ne le firent cette noble dame et sa sœur ; et cela sans qu'il se manifestât ni dans leurs traits ni dans leur tenue la moindre trace d'une impression fâcheuse. Que cela vous donne à réfléchir, jeunes demoiselles de nos villes<sup>46</sup> !

Nous gravâmes donc la montagne ; j'espère que de tout mon bavardage précédent on aura tiré cette conclusion : le Teckberg est l'un des points extrêmes de l'Alpe ; son pied s'enracine dans plusieurs collines assises l'une sur l'autre et ne porte que du gazon ; et il est vrai un assez pitoyable gazon, pour autant que je puisse en juger alors : la belle *Gentiana verna*, très fréquente y fleurissait, alors que celle-ci pousse en général au pied de toute la chaîne des Alpes. En quelques endroits le sol devenait très marécageux. Quand on a franchi toutes ces collines on arrive sur la montagne proprement dite qui les domine toutes ; la pente devient très raide et elle est toute revêtue d'un épais taillis. Nous suivions un petit sentier tout en étant souffletés fréquemment par les branchages ; mais nous supportâmes tout et nous arrivâmes sur la pointe chauve du Teck... avant la voiture et les dames. C'était donc la seconde fois que nous faisons nos preuves dans l'exercice de la course. Sur le sommet de la montagne où il y a encore quelques restes des anciennes murailles du château, on jouit de la plus vaste des perspectives. C'était bien l'endroit le plus comode de toute la contrée pour y bâtir un nid de brigands ; car les ducs de Teck, malgré leur beau titre, ne valaient pas beaucoup mieux que le commun des gentilhommes.

Leur ancêtre, Berrhold de Zehringen portait, comme tout le monde le sait, le titre ducal, tant pour le duché de Souabe qu'il ne posséda jamais que pour le duché de Carinthie qu'il ne garda pas longtemps, et il transmit ce titre à la ligne de ses descendants qui habitait Teck ; de la même manière, il transmit à une autre ligne le titre de margrave qui lui avait été apporté par le margraviat de Vérone lequel fut quelque temps entre ses mains. Je ne veux pas disputer leur titre aux ducs de Teck ; mais ce qui est certain c'est que leur résidence devait être très belle, mais aussi très froide ; il règne là-haut un vent qui, bien que devant paraître une chose fort habituelle à des gens arrivant tout juste de la vallée du Neckar, ne se pouvait comparer à celui dont nous parlerons ultérieurement.

Note intrapaginale ; nous ne voulions pas quitter Teck sans avoir vu le fameux trou de la Sybille. Des gens pensent que c'est une issue secrète que les ducs s'étaient ménagé pour, dans les cas urgents, sortir de leur fort. Je n'ai pas été dedans, je ne puis donc en dire grand-chose ; mais l'entrée est trop sauvage et ressemble trop aux entrées de toutes les cavités naturelles pour que cette tradition ait lieu de me paraître vraisemblable. Elle est tournée, cette cavité vers la petite ville d'Owen qui est située au pied de la montagne et qui était le chef-lieu du domaine de Teck. S'y trouvent encore les tombeaux des ducs de Teck, ainsi que leur arbre généalogique.

À la maison une belle collation avait été préparée par Mme la baillive, et afin que nous perdissions complètement tout ce que nous avions de forces, nous dûmes encore danser. De la sorte nous oubliâmes presque entièrement le bur de notre voyage et, de l'état de naturalistes, nous étions passés à celui de purs petits maîtres, lorsque M. Klöckler, lequel avait jusque-là donné peu de signes de vie, s'approcha de mon oreille et me dit tout bas que nous lui avions été recommandés dans une lettre par M. le conseiller d'expédition Weisser à Stuttgart et que c'était pour cela qu'il était venu nous chercher pour nous conduire à sa tourbière. Son zèle était si grand qu'il me proposa de l'y suivre sur le champ ; à peine voulut-il prêter l'oreille à mes objections : que nous étions fort las, et que par ailleurs ce ne serait pas un grand témoignage de politesse de quitter les dames si vite. C'est un honnête Souabe tout pur, de bonne semence et de bon grain, et il est aussi étranger à la fatigue qu'à la politesse ; toutefois, il me dit du ton le plus honnête : « Qu'il en soit comme vous voudrez ; comme bon vous semblera » ; et c'est ainsi que furent par la suite ses réponses à toutes nos demandes. Pendant la danse cependant il ne voulut pas perdre tout à fait son temps. « Venez, dir-il, en me prenant par le bras : je veux vous montrer quelque chose. » Nous descendons dans le jardin où il y avait une espèce de ruche réellement peu commune. Elle est garnie de planches qui laissent aux abeilles des ouvertures uniquement pour l'entrée et la sortie. Il y a derrière la ruche un passage qui peut se fermer. Cette disposition n'est pas sans utilité, car le miel est moins chauffé par le soleil et ne peut fondre ; et ceci rend moins facile l'action des voleurs<sup>47</sup>. Après que nous eûmes pris congé de toute la société nous allâmes avec notre conseiller en commerce, dans la fraîcheur du soir, jusqu'à Kirnheim où nous arrivâmes à la nuit close.

Là, il nous mena chez son beau-frère le jeune M. le docteur Oslander. Celui-ci possède un joli cabinet d'histoire naturelle qu'il nous fit voir avec l'obligeance la plus extrême. Cette collection se compose en majeure partie de coquillages et de minéraux. Nous y

le savoir près du magister Duttenhofer ».

46. Cuvier enverra depuis Montbéliard au cours de l'été 1788, un dessin à Louise Gletlin car dans une lettre à Pfaff (Pfaff 1858: 50), il écrit à son ami :

« Mademoiselle Louise Gletlin, à Dettingen, la plus robuste des femmes, a-t-elle reçu le dessin qui lui était destiné ? Tu pourras

47. Sur cette page, à la plume deux ébauches de dessins d'oiseaux faites par Cuvier.

remarquâmes particulièrement une très grande corne d'Ammon pétrifiée en jaspe et plusieurs échantillons des ardoises de Mannsfeld. Mais, à mon avis, ce qu'il y a de plus précieux dans la collection, c'est la réunion, faite par M. le docteur lui-même, d'embryons à presque tous les stades de la grossesse ; on y distingue d'une fort belle façon les différents degrés de croissance du corps humain. Il y a aussi dans le nombre plusieurs foetus monstrueux.

Il nous fit voir aussi une pièce curieuse, c'est le crâne d'un homme qui s'était pendu à cause de douleurs de tête constantes et incurables. On voit clairement la cause de cela et la complète impossibilité de la guérison ; il s'était formé une petite excroissance osseuse pointue longue d'à peine une ligne<sup>48</sup> et cette excroissance appuyait sur une artère de sorte qu'à chaque pulsation il se produisait nécessairement les douleurs les plus affreuses.

M. le docteur Oslander possède aussi une jolie collection en plâtre de bas-reliefs d'après l'antique, morceaux qui doivent tous provenir du musée de Cassel et dont l'examen nous a fait beaucoup de plaisir.

Klößler nous força à prendre nos quartiers chez lui et nous permit, au moyen d'un bon souper et de bons lits, de renouveler nos forces. Mais dès six heures, il nous éveilla pour que nous fissions nos apprêts de marche vers sa tourbière tant vantée. Nous quittâmes donc Kircheim sans même l'avoir vu. Le soleil était couché lors de notre arrivée et il ne paraissait pas encore lorsque nous partîmes.

Mais Klößler nous raconta en chemin beaucoup de choses : par exemple, il nous parla des chapeaux qui, ici, sont très bien fabriqués ; des quatorze moulins que la Lauter fait marcher ; de la fabrique considérable de mouchoirs et de cravates, laquelle a été fondée par le marchand Kolb, etc., etc. Ce serait bien ici le moment de décrire le lever du soleil et, suivant l'exemple de beaucoup de voyageurs, de rassembler à partir des poètes anciens et modernes toutes les descriptions pertinentes ou non pour composer un tableau de ce que chacun peut voir lui-même sans avoir à sortir de chez lui. Mais il y a pour moi un obstacle qui s'oppose à ce dessein, c'est que nous n'avons pas vu le soleil de la journée et moins encore à son lever, puisque le ciel était couvert de nuages sombres ; de sorte que si j'en parlais ici chacun de mes compagnons de voyage me taxerait de menteur le plus effronté.

La route qui va de Kircheim à la tourbière de Klößler passe par les villages de Nabern, Bissingen et Ochsenwangen ; la tourbière est entre ce dernier village et Schopfloch, c'est-à-dire sur le versant le plus abrupt de l'Alpe. Entre Kircheim et Bissingen, le terrain est très uni ; les champs de cette région produisent le

meilleur froment et l'arpent se paie jusqu'à 400 fl. Leurs terres sont pleines de petites pierres provenant sans doute des calcaires voisins du Teck et de Breitenstein. Le déjeuner eut lieu à Bissingen ; les petits pains blancs de cet endroit sont particulièrement bons ; ils se font dans des plats et sont pétris d'une façon particulière.

En ce lieu habite un homme qui travaille le marbre ; il n'a pas à aller loin pour quérir les matériaux ; les montagnes d'alentour ne contiennent presque pas d'autre pierre. En général, la majeure partie de l'Alpe en est composée et si cela était exploité en grand, cela pourrait devenir pour le Wurtemberg un nouveau matériau pour le commerce. Nous vîmes chez cet homme les plus belles sortes de marbre, et il y a plusieurs personnes à Stuttgart aussi bien que dans les autres villes qui possèdent des collections complètes d'échantillons parmi lesquels règne la plus grande diversité. On peut encore mieux s'en convaincre en considérant la salle de marbre et les autres travaux en marbre au palais ducal de Stuttgart ; car tout a été tiré du pays même. Du bol à polir, on en trouve sur le Teck, il n'y a que la pierre de Bimsen qu'on soit obligé de faire venir.

Il avait aussi une espèce d'ardoise qu'alentour on nomme Fleins<sup>49</sup> et qui sert au revêtement des sols ; la couleur en est grise et elle fait médiocrement effervescence avec les acides ; on l'exploite à Ohmden, Zell, Hattenhofen, du bailliage de Kircheim.

Il doit faire venir l'albâtre de Rothenberg ; on sait que par là les minéralogistes allemands entendent une sorte de pierre de gypse qui reçoit aussi le poli quoiqu'à un degré moindre que le marbre. Cette dénomination n'est pas acceptée par les Français qui eux conservent le nom d'alabastrum à une sorte de marbre fin à laquelle elle appartient de toute ancienneté, et ils nomment la pierre dure de gypse alabestrit<sup>50</sup>. C'est une chose qu'il faut bien noter, parce que Vogel, dans son système de minéralogie, est de l'opinion erronée que les noms d'alabaster et d'alabestrit désignent simplement deux degrés différents de dureté. Il n'y a là cependant qu'une dispute de noms, c'est pourquoi nous ne devons pas nous y arrêter.

Avant Bissingen, on arrive à ce qu'on nomme le Breitenstein ; c'est une hauteur qui appartient à l'Alpe et qui est toute plate au sommet et c'est de cette configuration qu'elle a tiré son nom. C'est la raison pour laquelle il y a un gradin qui conduit à l'Alpe. Sur ce gradin nous trouvâmes en fleurs les plantes suivantes : *Primula veris elatior*, *Gentiana verna*, *Paris 4 x folia*, *Vincet minor*, *Orobis vernus*, *Pulmonaria officinalis*, *Helleborus foetidus*, *Actea spicata*, *Phyteuma spicata*<sup>51</sup>. Dans les pierres on voit quantité de cornes d'Ammon,

48. Douzième partie d'un pouce.

49. Fleins ; toujours exploités dans les célèbres carrières Hauff d'Holzmaden qui livrent une faune splendide du Lias (Jurassique inférieur).

50. Alabastrite.

51. La primevère, la gentiane, *Paris quadrifolia* : la parisette, la pervenche, l'orobe printanier, la pulmonaire, l'hellébore, l'actée, la raiponce.



FIG. 6. — Le tricoteur de bas à Munsingen (?). En citation : *Hic irsectum saeva dente livido, Canidia rodens pollicem, Quid dixit? aut quid tacuit?* [Alors, furieuse, Canidie, rongant de sa dent bleuâtre son pouce qu'elle ne coupait pas, qu'a-t-elle dit? Ou qu'a-t-elle tu?] (Horace, *Épode V*, vers 47-49). Canidie désigne une parfumeuse napolitaine (Gratidie dans la réalité) sombre magicienne. Dessin au crayon de Georges Cuvier (170 × 120 mm). © Bibliothèque de l'Institut de France.

des plus grandes et des plus belles. À cette occasion il faut aussi que je relève une erreur commise par un grand nombre, entre autres par un écrivain devenu très célèbre depuis quelques années : M. Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur des *Études de la Nature*. Les petites pierres de silex qu'on trouve partout dans les lits de craie, il les explique comme une cristallisation des corps des animaux dont les coquilles ont formé la craie<sup>52</sup>. Il est vrai que dans tous les coquillages pétrifiés qui se trouvent encore entiers sont attachés de petits cristaux aux parois intérieures ; mais pour que l'opinion de M. de Saint Pierre fût exacte, il faudrait que ces cristaux fussent de nature siliceuse et l'on trouve le contraire. Dans tous ceux que j'ai examinés, notamment dans les cornes d'Ammon du Breitenstein, il y a un simple spath calcaire qui fait bien effervescence avec les acides et ces cristaux auront été formés vraisemblablement par les traces d'humidité traversant la coquille. En un endroit, il y avait aussi quantité d'un ocre de fer très rouge tombé d'une crevasse de la montagne. Enfin, après une longue montée nous arrivâmes au sommet de la montagne où tout redevenait plat. C'était bien l'Alpe et la vraie<sup>53</sup>. Le climat change du tout au tout ; on se croit transporté au moins en Suède ; les arbres, qui dans la vallée du Neckar commençaient en partie à fleurir, avaient ici à peine ouvert leurs boutons, et de toutes les herbes, aucune n'était en fleur, si ce n'est le très précoce *Ornithogalum luteum*<sup>54</sup>. Ce qui, au premier coup d'œil, paraissait le plus misérable, c'était l'étonnante quantité de pierres de craie blanche qui jonchaient les champs ; certaines de ces pierres ont un pied de longueur et la moitié au moins de la surface de la terre en est couverte. Cependant, je crois que c'est malgré tout un bienfait pour ce pauvre pays ; si ces pierres blanches ne renvoyaient pas les rayons du soleil et avec eux la chaleur, l'avoine même ne pourrait pas y arriver à maturité. Le vent froid nous forçait à nous protéger les oreilles. Le premier village que nous rencontrâmes est Ochsenwangen, un lieu avec un bureau d'enregistrement. Un peu plus loin, on voit au milieu du plateau montagneux une vallée profonde où s'élève dans un isolement complet le mont Nellinger ; il a une forme conique et il nous semble avoir été autrefois un volcan ; si le temps de notre voyage n'avait pas été si court, nous l'aurions bien examiné de plus près ; mais M. le Professeur Storr à Tübingen nous a assurés depuis qu'il est bien possible qu'il n'y ait pas eu de volcans sur l'Alpe et que dans ses voyages il n'en a jamais rencontré trace.

À un quart de lieue au-delà d'Ochsenwangen se trouve la tourbière ; elle est particulièrement remarquable parce que M. le conseiller de commerce Klöckler a

inventé un moyen de carboniser la tourbe dans des charbonnières ordinaires comme pour le bois, donc à moindre frais qu'avec la manière habituelle dans les fours. Le district où l'on trouve la tourbe est un peu déprimé et occupe une surface de quarante-cinq à quarante-huit arpents wurtembergeois. La tradition populaire veut que jadis une ville ait été engloutie en cet endroit. La première couche, de deux pieds de profondeur, contient de la tourbe qui peut se brûler pour les usages ordinaires ; mais on ne carbonise que la tourbe de la seconde couche parce qu'elle est bien plus pesante et plus noire, et contient donc plus de houille ; cette couche a six pieds de profondeur. Sous cette dernière existe une troisième couche qui a trois pieds de profondeur et dont l'aspect ne paraît pas différer du foin mouillé ; on distingue presque botaniquement les herbes dont elle se compose et des chevaux en ont même mangé, ainsi que M. Klöckler nous le raconta. Dans les trois couches se trouve une grande quantité de racines d'arbres mais de racines qui se coupent à la pelle aussi facilement que du beurre, quoique leur forme et leur couleur leur soient demeurées. La tourbe est un peu ferrugineuse, mais elle ne contient que des traces de soufre ; elle est donc de la meilleure espèce.

Avec l'aide des bèches représentées – fig.<sup>55</sup> – elle est coupée en morceaux régulièrement parallèles de 13" de longueur, 5 1/2" de largeur et 3 1/2" d'épaisseur. Quant elle est séchée les morceaux n'ont que 11", 4", et 2 1/2". Mille de ces morceaux coûtent à la fosse même 1 fl.40 et à Kirheim 2 fl.40.

Les meules à charbon sont couvertes d'un éteignoir, c'est-à-dire qu'elles sont bouchées avec le déchet des carbonisations antérieures ou, pour parler proprement, de cendre et de tourbe ; pour le reste, elles se construisent et s'allument absolument comme celles du charbonnage du bois. Une pleine voiture pour la combustion ne coûte que 30 fl. de frais. Cette tourbière occupe parfois jusqu'à vingt travailleurs. Les talents de M. Klöckler pour ces tourbières lui ont valu du duc le titre de conseiller de commerce.

Après qu'il nous eût tout fait voir avec sa « bonhomie » habituelle, nous remarquâmes qu'il était temps de poursuivre notre chemin. « Bien, comme vous voulez. » Nous le remercîâmes pour son bon accueil et nous nous fîmes conduire à Böhlingen par un de ses travailleurs.

Le chemin passe par le village de Schoploch, dans une plaine inculte. Tout y était comme dans l'hiver le plus triste : des bois sans aucun feuillage ; sur l'Alpe à cause du manque de sable il y a très peu de bois à aiguilles<sup>56</sup> ; des champs pleins de pierres, et çà et là, encore de petits monticules de neige. À cette hauteur

52. Bernardin de Saint-Pierre H. J. 1792. — *Études de la Nature*. Tome 1, Étude quatrième. Didot jeune, Paris : 316-318.

53. En fait, Cuvier écrit seulement « *und zwar die aechte* ».

54. L'ornithogale.

55. La figure n'est pas dans le manuscrit.

56. Peu de conifères.



FIG. 7. — L'épouvantable coup de vent dans la prairie de Frohntal. En citation : *Hic... Luctantes ventos tempestatesque sonoras Imperio premit...* [Ici... Aux vents en lutte et aux tempêtes retentissantes il – Éole – impose son pouvoir...] (Virgile, *Énéide*, livre I, vers 53-54). Junon demande à Éole de déchaîner la tempête contre les Troyens. « Ici » : dans l'ancre d'Éole. Dessin au crayon de Georges Cuvier (140 × 110 mm). © Bibliothèque de l'Institut de France.

il n'y a pas un seul arbre fruitier ; les villages paraissent aussi dans une profonde misère ; partout des toits de chaume hideux ; des habitants en haillons ; tout contribue à représenter cette contrée comme la plus misérable du duché.

Auprès du triste état de la montagne, la belle vallée de Guttemberg<sup>57</sup>, qui est derrière Schopfloch, fait un contraste des plus surprenants. Elle n'est pas large et, de trois côtés, des rochers presque à pic l'environnent. En haut, dans les rochers, c'était partout l'hiver ; en bas dans la vallée, c'était le plus agréable des printemps ; dans la vallée, ce n'est que gazon et ce gazon était alors du vert le plus frais, et dans sa plus grande partie couvert d'arbres en fleurs. Le joli petit cours d'eau de la Lauter y décrit toutes sortes de méandres, et fait tourner un moulin dès sa source. Au milieu de la vallée se situe le village de Guttemberg qui n'a pas de champs labourables, mais dont les prairies valent 1 600 fl. l'arpent et les vergers 2 000 fl.<sup>58</sup>. Autant la vallée est agréable, autant sont terribles ces murailles rocheuses verticales qui l'entourent ; murailles toutes nues et d'une hauteur étonnante. Je crois que cette vallée est<sup>59</sup>...

Il manque le feuillet 12, c'est à dire un recto et un verso. La figure 6 (le tricoteur de bas de Münsingen) correspond à ce feuillet manquant.

...hors de la chambre ; mais en montant elle rencontre une autre femme qui venait aussi chercher son mari. Alors la bacchante recommença de plus belle et les maris furent forcés de céder aux clameurs réunies des deux ; ils s'en allèrent. On rejette la faute de toutes ces dissensions domestiques sur l'esprit de piétisme qui a été inspiré aux femmes de l'endroit d'une façon inintelligente par le pasteur en place.

Le 24 avril

On déjeuna de très bonne heure de la manière rapportée ci-dessus, et nous quittâmes Münsingen pour gagner Graveneck<sup>60</sup>. Tout contre la ville s'étendent des champs qu'il nous fallut traverser et, à mon chagrin extrême, ce fut assez long. Ce qui causait ma peine c'était le vent de l'Alpe qui ici, pour la première fois, je sentis dans toute sa force. Les oreilles et le nez en souffrirent excessivement et l'on peut être assuré que c'est bien la plus grande incommodité qui soit particulière à cette région. Ce vent était si fort que je pouvais à peine respirer ; mes compagnons de voyage

qui, probablement, n'étaient pas plus à leur aise que moi, rirent néanmoins beaucoup de la façon dont je me protégeais du froid et trouvèrent que j'étais bien tendre ; sans doute faisais-je aussi une figure un peu ridicule ; j'avais peur, à vrai dire, de laisser la largeur d'un pouce de ma peau exposée à la rigueur de l'air.

Aux champs succéda un joli raillis qui alors était encore dépouillé de ses feuilles, mais qui dans l'été et particulièrement dans le temps assez bref où le vent est absent, doit être très agréable. Le duc y venait très souvent lorsqu'il habitait Graveneck, soit simplement pour la promenade ou bien lorsqu'il s'y faisait donner la collation. Là fleurissaient : *Helleborus foetidus*, *Gentiana verna*, *Asarum europaeum*, *Potentilla verna* et *Ranunculus bulbosus*<sup>61</sup>. Ce dernier, à cause de la froidure était resté excessivement petit. Au bout de ce bois se trouve Graveneck, vieux château de chasse que Son Altesse le duc actuel a fort agrandi et pour ainsi dire refait tout à neuf<sup>62</sup>.

Le bâtiment principal a été augmenté d'un « corps de logis » et il y a encore près de vingt pavillons en enfilade qui y ont été ajoutés ; ils ne sont séparés que par des portes grillées et servent au logement de la cour. L'un d'eux contient la salle de spectacle : il y a là un joli théâtre où durant tout le séjour du duc, c'est-à-dire environ six semaines par an (car cette contrée n'est pas habitable plus longtemps), on jouait la comédie en français. La salle elle-même est petite et était destinée simplement à la cour.

La situation de Graveneck n'est rien moins qu'agréable, quoique sur une montagne qui, soit dit en passant, a dû être terrassée au prix de frais horribles ; il n'a vue que sur deux vallées étroites et l'air est si rude que, comme il a été dit plus haut, il n'est habitable que six semaines dans l'année.

On nous montre tout l'intérieur ; l'appartement principal, qui est dans le château neuf, a un beau salon et, de l'un et de l'autre côtés, plusieurs pièces fort bien meublées ; mais les autres chambres sont petites, distribuées et garnies avec une parcimonie presque ridicule.

Depuis bien des années ce château est abandonné et l'on a même remarqué que le duc, quant il est venu visiter ces contrées, n'a jamais demandé à le voir. Au pied du château se trouve une vallée d'un très bel aspect pour celui qui la contemple d'une chambre bien chauffée. Les deux collines, qui en font trois, sont tapissées çà et là de petits groupes de sapins très pitto-

57. Aujourd'hui Gutenberg.

58. La mesure des surfaces est donnée en « morgen », unité en vigueur dans le Wurtemberg.

59. Lackne : Cuvier peut vouloir dire avec ce mot, vernie, chançuse.

60. Aujourd'hui Grafeneck.

61. L'hellébore, la gentiane, l'asaret, la potentille et la renoncule.

62. Sur cette page se trouve l'ébauche à la plume d'un cheval vu de trois quarts arrière.



FIG. 8. — Trois cavaliers et leurs chevaux. En citation : *Quadruped.* Peut-être dessinés par Cuvier lors du passage au haras de Marbach. Dessin au crayon de Georges Cuvier (140 × 110 mm). © Bibliothèque de l'Institut de France.

resques. Au milieu coule un joli ruisseau qui se nomme aussi la Lauter, quoiqu'il soit très différent de celui qui passe près de Kirchheim et dans la vallée de Guttemberg. Sur les montagnes plus élevées qui couronnent les collines, il y a des bouquets de bois majestueux ; tout cela fait un fort beau paysage où la nature agreste et l'art s'équilibrent dans de justes proportions, mais, imprudents voyageurs, ne vous laissez pas séduire par l'apparence. Dans cette si belle vallée règne le plus détestable de tous les vents que j'ai jamais sentis ; dans la caverne d'Éole il est impossible que ce soit pis (Fig. 7). La vallée doit faire à peu près l'effet d'un cornet acoustique, et les collines doivent repousser tous ces vents qui soufflent sur elles de telle façon qu'ils sont portés dans une seule et même direction ; car je doute fort que conjurés, les trente-deux vents de l'horizon fussent d'une plus âpre furie que le vent unique qui a élu domicile dans la prairie de la vallée de Frohn.

Au bout des prairies de la vallée de Frohn se trouve le haras de Marbach, comme si l'on avait voulu, comme autrefois le faisaient les poètes des fables ibères, engendrer les chevaux par le vent. Le fait est que l'endroit serait le mieux choisi pour cela. Pour parler sans plaisanterie, je considère comme un des principaux avantages de l'élevage des chevaux wurtembergeois, qu'on ait placé les haras pour la plupart dans les régions froides de l'Alpe ; car bien que les bonnes races de chevaux proviennent aussi de pays chauds, comme l'Espagne, la Barbarie, l'Arabie, néanmoins la vraie patrie du cheval est la grande Tartarie ainsi que les pays dont les climats sont semblables à celui d'ici, et il doit aussi y croître et s'y multiplier le mieux. Je ne puis pas non plus laisser ce sujet sans louer l'attention particulière dont on peut se faire gloire dans le Wurtemberg pour cette branche de l'élevage des bestiaux. Ce soin a déjà produit les meilleurs effets ; maintenant l'agriculture a des animaux de forces convenables ; par là aussi on se procure aisément des chevaux de selle et d'attelage, et l'on peut encore ouvrir au commerce de nouvelles perspectives. À la tête du haras de Marbach est un respectable vieillard, le vieux M. Hartmann, père du conseiller d'expédition R. de Stuttgart. Vu son grand âge, son second fils, qui a aussi la surveillance du haras, a l'œil sur presque toutes les affaires. On nous fit voir les étalons ; dans le nombre il y en a de très beaux (Fig. 8). Les paysans sont tous obligés de faire couvrir ici leurs juments, moyennant une somme tout à fait minime, et de la sorte la race du cheval s'améliore petit à petit dans le pays.

Près de Marbach, la vallée se sépare en deux ; nous prîmes le côté droit qui nous menait à Offenhausen ; il n'est pas aussi joli que la prairie de la vallée de Frohn, mais comme cela faisait un détour, on y sentait moins le vent, circonstance qui pour moi était très notable.

Offenhausen se compose seulement de quelques maisons et nous fûmes forcés de dîner chez le gouverneur du cloître. Il se trouvait par bonheur qu'il était oncle

du D. Scholl, lequel était même venu avec nous jusque-là et nous servit d'introduit. Cet homme doit percevoir les revenus de l'ancien couvent et nonnes. La Lauter prend sa source dans son jardin et ce ruisseau en est le plus bel ornement et supplée à un certain point au manque d'arbres fruitiers, car on ne peut voir un seul de ces arbres dans toute la contrée, si ce n'est peut-être les misérables petits pieds qu'on élève en caisses et que l'on rentre l'hiver dans la maison. La Lauter, dès sa source, fait tourner un moulin. L'endroit comporte également un haras, où les jeunes juments sont élevées jusqu'à un certain âge (si je m'en souviens bien deux ans) et elles sont ensuite conduites à Marbach.

Après le dîner, le gouverneur du cloître eut encore la bonté de nous faire conduire par son fils au village le plus proche, Kohlensietten, d'où un paysan nous servit de guide vers le village suivant : Holzelfingen ; sur cette route assez longue il n'y avait aucune curiosité. Toujours une température de l'Alpe, des champs de l'Alpe, des arbres de l'Alpe et, plus souvent que je ne l'eusse souhaité, du vent de l'Alpe. Derrière Holzelfingen, il y a un sentier qui descend de l'Alpe vers Pfullingen. On arrive d'abord dans une vallée tout à fait sauvage, d'une beauté formidable ; elle est toute étroite, très profonde, environnée de montagnes élevées, presque à pic et qui sont toutes garnies de broussailles ; on ne voit pour ainsi dire de ciel que large comme la main. Les ruines de quelques anciens châteaux font le dernier trait de cet ensemble mélancolique. Mais plus on s'enfonçait, plus la vallée s'élargit, plus le climat s'adoucit. Tout semble prendre une teinte plus vive, enfin tout à fait en bas nous trouvâmes des arbres fruitiers en fleurs et même des vignobles. À l'examen de cette gradation, nous ne pûmes prêter l'attention qu'il aurait fallu ; une pluie qui survint nous chassa si vite que nous gagnâmes Pfullingen à la course ; mais il semblait que les gens se fussent entendus pour nous désespérer : « À quelle distance est Pfullingen ? demandâmes-nous à quelqu'un : à une heure. » Au bout d'un quart d'heure de marche précipitée, nous demandons à un autre ; réponse : « une heure ». Un quart d'heure après, réponse encore « une heure » et deux fois encore de même. Il en était de cette ville comme de ces châteaux de fées qui fuient devant ceux qui les cherchent. Cependant nous vîmes enfin ce lieu et nous pûmes devant un bon feu nous sécher, nous chauffer et nous reposer dans de bons lits.

Dans la vallée que nous venons de décrire nous trouvâmes en haut : *Fumaria bulbosa*, *Gentiana verna*, *Hyacinthus borrioides* ; vers le milieu *Anemone ranunculoides*, *Primula veris*<sup>63</sup> et une plante qu'alors je n'ai pas pu examiner, parce que M. de Marschall avait oublié le Linné à Dettingen. Depuis ce temps, je n'en

63. La fumeterre, la gentiane, la jacinthe, l'anémone et la primevère.

ai pas revu de fraîche, mais pour plusieurs motifs je la considère néanmoins comme : *Adoxa moschatellina*<sup>64</sup>. Afin que les connaisseurs soient en état de vérifier cette opinion j'ai dessiné planche... une copie de l'échantillon alors séché. Tel fut le quatrième jour.

Le 25 avril

À Nürtingen, le chevalier Dertinger nous avait donné une lettre de recommandation pour son oncle Brecht, le greffier de la ville de Pfullingen. En conséquence, ce M. nous invita à déjeuner le 25 et nous donna alors tous les renseignements nécessaires sur la meilleure manière de visiter la contrée, les plus beaux endroits dans la région de Pfullingen. Elle est extrêmement remarquable, tant parce qu'elle est au pied de l'Alpe et que, par là, la différence entre les lieux hauts et les lieux bas se tranche davantage, qu'à cause de quelques cavernes qui s'y trouvent, et à cause enfin du grand nombre de produits qu'elle offre des trois règnes de la nature surtout pour les plantes et les pétrifications.

La brièveté de notre séjour ne nous permit que de considérer le paysage en général, et nous ne pûmes entrer dans aucun détail. Nous nous en allâmes donc aussitôt après le déjeuner avec un guide. Moi, que la gelée sévère de l'étape précédente avait un peu atteint, je pris un cheval à Pfullingen et je suivis de la sorte mes compagnons qui couraient à pied. M. le secrétaire de la chambre d'enregistrement de [...] Pfeiffer, qui, comme l'on sait, est natif de Pfullingen, nous avait promis de se trouver là, pour nous faire voir lui-même les curiosités qui sont aux alentours de sa ville natale ; mais il n'avait pas encore paru et c'eût été peut-être la première fois en effet, pour autant que je sache, qu'il eût tenu sa promesse. Les objets de notre promenade d'aujourd'hui furent le Rossberg, le Nebelloch et le petit château de Lichenstein.

Le Rossberg est une des pointes les plus avancées de l'Alpe, ou plutôt c'est une montagne en forme de quille qui est située à l'extrémité même de la chaîne de l'Alpe. Elle n'est connue que par la vaste perspective qu'on a de son sommet, et dans le fait c'est peut-être l'une des plus remarquables du Wurtemberg. Devant soi, l'on a tout le bas pays, comme sur un plan géographique ; et particulièrement les contrées les plus voisines, celles du baillage de Pfullingen, et celles qui le touchent, lesquelles comme on le sait sont, pour la plus grande partie, plantées d'arbres fruitiers, représentant ce qu'il y a de plus beau en fait de jardins ; au moment où nous étions présents, tout était en pleine flo-

raison et tout en était embelli autant que faire se peut. Vers le sud, se trouve à droite, la Forêt-Noire qui montre ses pointes dans le bleu lointain ; tandis qu'à gauche s'étend la surface plane de l'Alpe, où le mont Achalm jouant le rôle principal, dresse sa tête couronnée de bois ; le chemin qui mène au Rossberg traverse d'abord une large vallée qui est formée entre le mont Achalm et le mont Jäger. Celui-ci est longé par un sentier très pénible qui porte le même nom et ramène sur l'Alpe à travers un taillis. Aux alentours poussaient encore des herbes déjà souvent observées : *Fumaria bulbosa*, *Anemone ranunculoides*, *Mercurialis perennis*, et surtout en grande quantité *Convallaria majalis*<sup>66</sup>. En haut on traverse des plaines de gazon, sans rien rencontrer de précisément remarquable, jusqu'au village de Genkingen, une paroisse de 120 habitants avec un pasteur. En cet endroit nous commandâmes le dîner et nous prîmes un second guide qui nous montra le chemin en coupant à travers un taillis, puis des champs cultivés, vers le Rossberg distant d'une lieue environ. J'ai déjà décrit en partie cette montagne et j'ajouterai ici seulement que sa patrie inférieure est rapsée de gazon, mais que sa partie supérieure l'est de bois, taillis et broussailles. Vers le haut, il devient si raide que je fus obligé de mener mon cheval à la main. En haut fleurissaient : *Mercurialis perennis*, *Pulmonaria officinalis*, *Anemone nemorosa*, *Primula veris elatior* ; au milieu : *Anemone pulsatilla* ; tout en bas, dans le gazon : *Gentiana verna* en quantité étonnante ; cela formait çà et là des monticules tout bleus.<sup>67</sup>

À Genkingen il fallut nous contenter de lard et de choucroute. Le maire qui est en même temps aubergiste, en dépit des lois wurtembergeoises, n'avait rien de meilleur à nous donner ; mais il nous rendit un grand service en nous conduisant au Nebelloch<sup>68</sup>. Le chemin est d'environ une lieue et demie ; à un endroit où il ne traverse qu'un plateau cultivé, on a une vue jolie et assez étendue : on voit le Rossberg, Behenhausen, l'Ermitage, etc. On descend dans un taillis qui appartient aux paysans de Pfullingen et de Genkingen et comme cela doit être avec de pareils maîtres, ces bois ne sont pas peu maltraités ; après cela on arrive devant l'ouverture du Nebelloch qui n'est pas autre chose qu'un trou au flanc de la montagne d'environ dix pieds de hauteur. Le roc est ici tout revêtu d'*Hypnum triquetrum*<sup>69</sup> et tout près poussent : *Anemone ranunculoides* et *Polypodium filix mas*<sup>70</sup>. Là, le maire du village voisin d'Oberhausen nous attendait

64. L'Adoxa.

65. Reuss ou Rennl. Mot difficile à lire et qui n'a pas été reproduit par le traducteur.

66. Le muguet.

67. À la plume sur le texte : « Vue d'un globe terrestre représen-

tant esquissées l'Afrique et la Méditerranée. »

68. Aujourd'hui Nebelhöhle.

69. L'hypne, une mousse.

70. Aujourd'hui *Dryopteris filix mas* (L.) Schott, la fougère mâle.

déjà avec quatre ou cinq de ses paysans, tous armés de torches de bois et de quelques livres de chandelle. M. Brecht, le greffier de la ville leur avait annoncé l'affaire et suivant son message ils avaient fait ces préparatifs. Torches et chandelles sont fournies au frais de la commune d'Oberhausen et le petit bénéfice qu'il est possible d'en tirer lui revient ; mais les guides sont tous payés par les voyageurs. Le Nebelloch est une caverne comme il y en a tant dans les pays de montagnes ; pour l'histoire naturelle, elles n'ont rien de très important, mais cela n'empêche pas qu'elles soient visitées par la plupart des voyageurs. Il est commode en effet de broder à des choses si mystérieuses toutes sortes de prodiges enfantés par l'imagination. En déduisant tous les détours, le Nebelloch est un souterrain qui peut avoir une demi-lieue de descente, mais la pente n'est pas très raide. Près de l'ouverture git un morceau de roc moussu qui paraît l'avoir recouverte autrefois. On peut pénétrer facilement partout sans être obligé de ramper, mais le sol est extrêmement inégal ; l'humidité qui dégoutte de la voûte a, dans certains endroits, formé des prééminences notables, lesquelles pour une imagination échauffée représentent toutes sortes d'objets ; je ne fatiguerai pas ici la patience du lecteur des noms bizarres et souvent ridicules qui ont été donnés à ces excroissances par les habitants du pays ; mais je dois noter que le grand nombre de ces inégalités du sol et surtout son humidité sont très dangereuses ; presque à chaque pas, il faut faire un saut et malgré tout le soin qu'on peut prendre, il est impossible qu'on puisse éviter de tomber plusieurs fois au moins. Contre cela nous étions prémunis fort prudemment en passant sur nous des blouses de paysan.

Les parois sont toutes couvertes de petites excroissances ayant l'apparence des chandelles de glace, et comme elles sont constamment maintenues baignées par l'humidité qui filtre, ces appendices font, à la lumière des torches, l'effet le plus magnifique et brillent tout comme des cristaux. Mais leur matière est opaque et n'est cristallisée en aucune façon ; elle fait fortement effervescence avec les acides ; c'est donc simplement un revêtement calcaire. Ce qu'il y a de plus beau dans toute la caverne, c'est une espèce de coupole conique d'au moins soixante pieds de hauteur tellement festonnée de ces chandelles décrites ci-dessus qu'elle en est toute garnie. Nous nous rassemblâmes tous sous cette coupole qui renvoyait en rayonnements les clartés des torches et des chandelles de tous les points de sa surface et en conséquence les multipliait de mille manières. Cela ressemblait en effet à la plus splendide de toutes les illuminations.

Autant notre admiration était grande, autant fut vive notre frayeur quelques instants après. Quelqu'un fit remarquer une pierre plate qui paraissait être tombée sur le sol et en regardant s'il était possible qu'elle fût venue d'en haut, observa, comme nous tous en même temps, que nous avions tout un lit de rochers suspendus au-dessus de nos têtes et qu'à chaque instant ces rochers menaçaient de crouler ; peut-être est-ce un fait

accompli au moment où j'écris ceci ; la pierre qui était là, pat terre, était certainement une de celles qui composaient ce lit rocheux. Comment ne nous sauvâmes-nous pas ?

Un peu plus loin, on trouve une eau très claire qui coule en traversant la grotte ; elle doit être très profonde et cependant il fallut la passer sur deux petites planches étroites et pourries. Pour nous redonner du cœur, nos guides ne manquèrent pas, comme c'est généralement le propre de ces sortes de gens, de nous raconter tous les accidents vrais ou inventés qui avaient dû se produire ici. Après avoir traversé en tremblant ce misérable pont, nous arrivâmes à un endroit où cette grotte projette une petite branche au bout de laquelle se situe en montant une petite ouverture, qui pourrait peut-être mener à des palais souterrains encore plus beaux et plus vastes. Mais il n'y avait personne encore qui y fût passé et M. le chevalier de Matsehall qui voulait s'y risquer la trouva impraticable. Comme nous étions sur le point de sortir, nous entendîmes, venant de l'entrée, une voix de tonnerre qui nous appelait par nos noms, et quel ne fut pas notre plaisir, lorsque nous reconnûmes M. le secrétaire Pfeiffer ; nous recommençâmes avec lui notre promenade souterraine et il nous tint compagnie toute la journée.

Du Nebelloch nous nous dirigeons alors à travers des champs pierreux vers la pointe du pic sur lequel est situé le petit château de Lichtenstein. Nous cotnyâmes un rocher où il y a aussi une petite caverne dans laquelle on trouva en 1779 une quantité de petites pièces d'argent. Le greffier de la ville nous en donna quelques échantillons, j'ai dessiné (pl. fig.)<sup>71</sup> les deux faces autant que j'ai pu les distinguer, afin que des connaisseurs en monnaies plus habiles puissent en juger ; quand on songe au grand nombre de calamités et de guerres dont le pays de Wurtemberg a été le théâtre, on ne s'étonnera pas que l'on trouve de l'argent enfoui dans beaucoup d'endroits ; il y aurait bien plus sujet de s'étonner de ce qu'il ne s'en trouvât pas davantage.

Le château de Lichtenstein est dans une position bien singulière, sur un grand rocher à pic d'une hauteur étonnante ; il est cependant possible d'y accéder du côté de l'Alpe, mais il faut monter un peu. Le chemin traverse un bois qui ne se termine qu'au mur de la cour. Le bâtiment aussi est lui-même rehaussé et est si vicieux qu'il menace de s'écrouler tous les jours. Un vieux pont entre deux rocs est l'unique entrée. De ce lieu romantique, on jouit de la vue la plus saisissante. Immédiatement au pied du roc, commence la vallée d'Ohmden qui est environnée de bois de part et d'autre ; ce ne sont que domaines boisés et sur une largeur d'une demi-lieue, elle contient trois villages : Ohmden<sup>72</sup>, Oberhausen et Unterhausen, qui tous sont arrosés d'un joli ruisseau. Sur les collines qui bordent la

71. La figure manque.



FIG. 9. — La pluie à Ohmdenerthal. En citation : *Interea magno miscetur\* murmure caelum... ruunt de montibus amnes* [Pendant ce temps, le ciel se mélange à un vaste grondement... les torrents se précipitent des montagnes] (Virgile, *Énéide*, livre IV, vers 160-164). \* , Virgile dit « *misceri incipit* » : commence à se mélanger. Dessin au crayon de Georges Cuvier (180 × 100 mm).

vallée, on découvre la totalité des Fildern, Ohenheim et toutes les localités avoisinantes ; c'était à cet instant une vue superbe parce que tout était sous la lumière du soleil, tandis que sur nous le temps était fort triste. On dit que le duc est demeuré une fois presque une heure durant à la fenêtre du château à regarder avec une longue-vue cette belle portion de ses États. Dans ce château habite un garde forestier lequel, sous l'influence exercée sur son esprit par sa résidence, nous reçut avec une hospitalité toute chevaleresque ; autant sa résidence est belle, autant d'un autre côté elle est aussi désagréable. En hiver, le froid permet à peine de mettre le nez dehors et tout le long de l'année on tremble que la bâtisse tout entière ne soit précipitée par le vent dans la vallée. Il y a d'un côté de la mutaille une fissure importante. La chambre des Domaines, malgré le nombre de demandes qui lui a été adressée pour une habitation moins dangereuse, n'avait pu encore prendre de décision à cet égard, et notre garde forestier s'efforçait pour cela de se gagner la protection de Pfeiffer ; peut-être était-ce aussi le motif des politesses qu'il nous témoignait.

De Lichtenstein un sentier long et ennuyeux conduit dans la vallée ; le long de ce sentier se trouvaient beaucoup d'ouvertures dans le roc, lesquelles laissaient aussi supposer des cavernes ; on assurait que quelques-unes avaient déjà été visitées ; il y avait aussi des restes de neige. À peine fûmes-nous dans la vallée qu'il se mit à pleuvoir de la plus belle façon (Fig. 9) ; je fus fort heureux d'avoir pris un cheval et je me mis au galop de toutes mes forces, tandis que mes pauvres compagnons de voyage pour me suivre en courant faisaient les plus grandes enjambées possibles. Je dus subir cette lessive pendant tout un quart d'heure, mais enfin je trouvai sur le chemin un moulin à papier où, tout ruisselant, je heurtai et là devant un grand feu j'attendis le reste de la société ; ils arrivèrent en courant, l'un après l'autre, dans mon refuge, et tout le temps que le ciel prit pour se décharger de son superflu de fluides, nous le passâmes à la visite du moulin ; mais comme le moulin n'avait rien de particulier, il n'est pas nécessaire que j'en fasse la description.

Quand la pluie cessa nous allâmes tout droit à Pfullingen où le souper nous attendait chez le notaire de la ville. Avec quelle bonté, quelle bonhomie, quelle amitié nous accueillirent le notaire de la ville, le bon M. Brecht et la notairesse, la bonne Mme Brecht. Il est vrai que le mari a une mine et un ton du siècle passé, mais les prévenances à notre endroit faisaient tout oublier, ou plus encore rendaient tout aimable. Nous demeurâmes ainsi jusqu'à minuit avant de donner du repos à nos membres fatigués.

Le 26 avril

Nous déjeunâmes avec M. Pfeiffer chez sa mère, et il fit encore avec nous une petite promenade dans la ville et à l'entour. L'ancien couvent de nonnes est déjà à moitié écroulé de vieillesse et il eût été imprudent de vouloir en visiter toutes les parties. Il y a aussi à Pfullingen un vieux château assez vaste où habite aujourd'hui le grand bailli. Nous visitâmes enfin deux jolies chutes d'eau dans une prairie voisine de la ville ; elles sont formées par la rivière. Ensuite nous revînmes pour faire notre visite d'adieu à M. le notaire de la ville, et, après beaucoup de compliments de part et d'autre, nous le quittâmes et prîmes le chemin de Reutlingen.

Ce chemin côtoie le mont Achalm ; quiconque voyage dans ces pays où le grand nombre des montagnes offre aux chevaliers une résidence commode, qui voyant les ruines de leurs châteaux et qui rencontrant dans le nombre quelques-uns de ceux dont les possesseurs se sont fait le plus remarquer dans l'histoire, éprouve toujours une certaine tristesse en contemplant les restes misérables de leur puissance ; il songe à leurs destinées si diverses ; il s'intéresse à leurs malheurs. Tel était l'effet que nous fit en particulier le mont Achalm, non pas qu'il représentât plus dans l'histoire que Wurtemberg, Teck, Tübingen et beaucoup d'autres ; mais le pauvre Conradin<sup>73</sup> l'avait possédé ; c'était bien assez pour émouvoir chacun. Conradin eut aussi beaucoup de droits à Reutlingen ; ensuite on a une pièce manuscrite où il reconnaît avoir vendu *bona sua* dans Achalm et Reutlingen au comte Ulrich avec le pouce. De quelle nature étaient ces droits ? C'est ce que les historiens ne peuvent assurément pas préciser. Maintenant Reutlingen est une ville libre impériale, et bien qu'elle ne soit pas de la première richesse, ce n'est néanmoins pas une ville insignifiante. Il ne s'y est encore glissé aucun luxe ; le peuple arrive aux plus hautes dignités et il ne connaît pas du tout la dommageable distinction entre patriciens et simples citoyens. Nous ne pouvions pas nous y arrêter, parce que nous n'y avions pas une seule personne de connaissance ; c'est pourquoi nous ne vîmes que les édifices publics. L'église, quoique gothique, a des beautés. Ce qui nous étonna le plus, c'est la quantité de bassins ; dans la seule grande rue nous en comptâmes quarante-neuf. De Reutlingen il y a encore deux lieues jusqu'à Tübingen où devait se terminer notre voyage à pied. Pfeiffer qui ce jour là était à cheval, s'y rendit, commanda notre dîner et, sans attendre notre arrivée, alla tout droit à Stuttgart.

Après une longue lutte contre le vent qui, dans ces

72. Différente de la localité d'Ohmden située plus à l'est ; elle a livré des ossements de la patte d'un dinosaure sauropode, cf. : Wild R. 1978. — Ein Sauropoden-Rest (Reptilia, Saurischia) aus dem Posidonienschiefer (Lias, Toarcium) von Holzmaden. *Stuttgarter Beiträge zur Naturkunde*, Ser. B 41: 1-15.

73. Le duc Ulrich de Wurtemberg (1503-1519, 1534-1550) réussit à réprimer l'insurrection du « pauvre Conrad », provoquée par ses dépenses excessives, en faisant d'importantes concessions mais fut mis au ban de l'Empire et chassé de ses États par la Ligue souabe (*in Le Robert des noms propres*).



FIG. 10. — L'orgie de table à Tübingen. Scène de banquet. En citation : *Fit strepitus tectis vocemque per ampla volutant Atria...* [Il se produit un vacarme dans le palais et ils font rouler leurs voix à travers les vastes salles...] (Virgile, *Énéide*, livre I, vers 725-726). Dessin au crayon de Georges Cuvier (160 × 110 mm). © Bibliothèque de l'Institut de France.

contrées élevées, s'obstinait à ne pas nous quitter, nous descendîmes enfin par un bois de sapins la vallée du Neckar et nous découvriâmes le château et la ville de Tübingen. Nous prîmes nos quartiers à Lamm. Ce fut pour nous un coup d'œil fort inaccoutumé de voir là, à plusieurs tables, une quantité de figures d'ecclésiastiques en costume complet, jouet, boire, fumer, ou même se livrer à ces trois occupations à la fois. Bien plus grand encore fut mon étonnement, lorsque, sans préambule, une de ces figures me sauta au cou en me disant (en français), « Eh mon cher Cuvier, comment vous trouvez-vous ici ? Vous portez-vous bien ? » Je ne savais vraiment pas comment je me trouvais dans sa société, c'est que c'était un de mes camarades d'école à Mömpelgard<sup>74</sup> ; quelques instants après arrivèrent encore plusieurs de mes compatriotes ; il fallut que je me conformasse à leurs façons de vivre, et il y eut à vider avec eux quelques bouteilles.

Je rejoignis mes compagnons de voyage et nous visitâmes le cloître et assistâmes au souper des étudiants. Il n'y a pas de description possible du désordre et de la malpropreté avec lesquels cette cérémonie s'accomplit. D'abord c'est un réfectoire antique, tout ce qu'il y a de plus noir, où chacun court à sa guise dans tous les sens ; ensuite une foule de voix se fait entendre ; « Messieurs, asseyez-vous ! Asseyez-vous messieurs. » Ce sont les garçons qui crient cela sans discontinuer jusqu'à ce que tous soient assis à chaque table ce qui dure bien dix minutes. Alors commencent les choses sérieuses. Les aliments viennent dans des plats d'étain. Il y a des tables où l'on a de l'appétit ; là tous sautent vers le plat et, avant que les garçons ne l'aient posé sur la table, il n'y a déjà plus rien dedans. À d'autres tables on ne veut pas manger ; là les aliments servent à d'autres choses ; on se les jette à la tête, dans la gueule ; sur les vêtements, et quand il n'y a plus d'aliments, ce sont les assiettes et les os qui entrent dans la danse. Ou bien, là où l'on est plus civilisé, on dispute dans le plus grand vacarme et tous les discours sont assaisonnés d'un grand nombre de jurons et d'autres expressions fortes ; et pendant ce tapage infernal il y a un professeur en chaire qui prêche. Je dois avouer que malgré la quantité de ses gestes et de ses grimaces, je n'ai pas compris un mot de tout son sermon (Fig. 10). À quel point tout cela devait nous édifier, nous élèves de la faculté de Stuttgart, le lecteur peut se l'imaginer, et afin que nous eussions le spectacle au grand complet, nous arrivâmes à un moment où pas un des surveillants du service n'était présent ; après le souper une partie des étudiants retourne à l'auberge qu'ils venaient de quitter une demi-heure à peine auparavant, de sorte que toute la journée on peut y voir une quantité de robes noires. Les choses étant en l'état, il n'y a pas à s'étonner que M. l'aubergiste de Lamm soit

un savant. En ma qualité de « caméral » il me fit part sur le champ qu'il était membre de l'Académie de Burghausen et que récemment il avait envoyé un mémoire sur les cochenilles lequel avait été déclaré digne de l'impression. Fait aussi partie de cette académie, aux côtés de M. l'aubergiste de Lamm à Tübingen, le conseiller aulique Kerner à Stuttgart : *par nobile fratrum*<sup>75</sup>.

Le 27 avril

n'appartient pas proprement à notre voyage ; nous menâmes à Tübingen une vraie vie de citoyens. Chacun allait voir ses connaissances ; mais nous allâmes *in corpore* chez M. le chancelier Lebret qui nous invita à souper, et chez M. le professeur Storr. Comme naturaliste, une visite chez ce dernier s'imposait ; et la richesse de son entretien nous fut d'une utilité presque aussi grande que tout notre voyage. C'est un savant d'un bien grand mérite ; il est dommage que le style étrange de son histoire naturelle tette un grand nombre de lecteurs. J'eus l'occasion à Tübingen d'acheter une de ses dissertations où il classe les mammifères suivant une méthode neuve et fort commode<sup>76</sup>.

Nous allâmes voir aussi les curiosités de Tübingen, mais comme toutes les géographies en sont pleines, ce serait une vraie pette de temps que d'en parler ici. Je ne me permettrai pas davantage de faire des observations sur l'université ; même les plus dignes de ses représentants reconnaissent les défauts de son régime.

Le 28 avril

L'histoire est encore plus courte. Nous prîmes quatre chevaux, et regagnâmes Stuttgart aussi rapidement que possible, et là nous trouvâmes tous nos amis auxquels nous fîmes le récit de tout ce qui vient d'être décrit ; tout l'après-midi se passa à raconter, de sorte qu'ils en eurent les oreilles pleines

### Remerciements

Je tiens à remercier vivement toutes les personnes qui ont favorisé mes recherches et qui m'ont aidé au cours de la réalisation de ce travail ; Mme Mireille Pastoureau, directrice de la Bibliothèque de l'Institut de France m'a permis de consulter les manuscrits de Cuvier et a donné l'autorisation de reproduire les dessins et aquarelles, Mme Monique Ducreux, conservateur en chef de la Bibliothèque centrale du Muséum

74. Montbéliard.

75. « Les grands esprits se rencontrent. »

76. Le professeur Storr avait publié en 1780 un ouvrage intitulé *Prodramus methodi Mammalium* avec une très intéressante classification des mammifères que Cuvier commentera dans ses ouvrages.



Jungfer Louise Glettin, zum Andenken des  
Spaziergangs auf den Teck Berg d. 21 April 1788, gewidmet  
von G. L. Cuvier

Mömpelgard d. 16. May  
1788

FIG. 11. — *Jungfer Louise Glettin, zum Andenken des Spaziergangs auf den Teck Berg. T. 21 April 1788; gewidmet von G. L. Cuvier Mömpelgard D. 16 May 1788* [La jeune Louise Glettin, en souvenir de la promenade au Teckberg ; le 21 avril 1788 ; dessiné par G. L. Cuvier. Montbéliard le 16 Mai 1788]. Aquarelle de Georges Cuvier (160 × 160 mm). © Bibliothèque de l'Institut de France.

national d'Histoire naturelle m'a grandement facilité la tâche en m'autorisant à travailler sur le fonds Cuvier déposé dans les archives du Muséum ; Melle Françoise Fievez a traduit les citations de Virgile et d'Horace ; Mme Françoise Caby a recherché des informations relatives à certains des personnages cités dans le récit ; M. Denis Serrette s'est chargé de prendre les clichés

des dessins ; M. Daniel Lavina a dessiné la carte et Mme Éliane Molin a assuré la mise en forme du texte ; je ne saurais oublier enfin tous les habitants du Jura souabe, au premier rang desquels je place mon collègue et ami, le Professeur Rupert Wild, du Musée d'Histoire naturelle de Stuttgart, dont l'accueil et l'hospitalité méritent tous les éloges.

*Soumis pour publication le 30 juillet 1997 ;  
accepté le 12 mars 1998.*

## ANNEXE

### INVENTAIRE DES FEUILLETS DU MANUSCRIT (Ms 3312).

fo 1 lettre	papier blanc
fo 2 double	papier bleuté
fo 3 double	papier blanc
fo 4 double	papier bleu
fo 5 double	papier bleu
fo 6 double	papier bleu
fo 7 simple	papier bleu
fo 8 simple	papier bleu (monté à l'envers ; esquisse d'oiseaux au verso)
fo 9 double	papier bleu
fo 10 double	papier bleu
fo 11 simple	papier bleu
fo 12 manque	
fo 13 double	papier bleu (au verso, esquisse de cheval)
fo 14 double	papier bleu
fo 15 double	papier bleu
fo 16 double	papier bleu (au verso, esquisse d'un globe terrestre)
fo 17 double	papier bleu
fo 18 double	papier bleu
fo 19 double	papier bleu
fo 20 simple	papier bleu
fo 21 simple	papier bleu